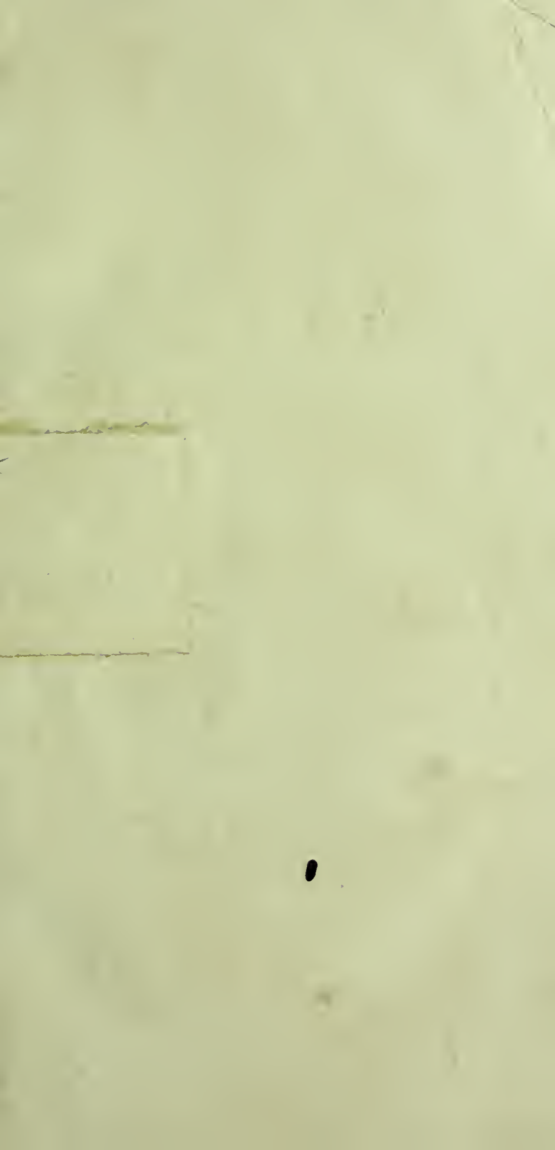
QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE





egado del Gobierno de Costa Rica

San José

or Delegado:

Me impongo el agradable deber, en nombre de la Dirección de la 1era. Feria Internacional de
usanne, de expresarle por este medio nuestros sentimientos de agradecimiento y de satisfacción
la tan brillante participación de Costa Rica a nuestra manifestación del pasado mes de junio.

Estamos persuadidos de que la presencia de vuestra Delegación a nuestra Feria será de con-
uencias interesantes para nuestros dos países para el establecimiento de intercambios regulares de
nerosos productos.

Nos complacemos en reconocer que semejante resultado, en gran parte, es debido a la amabi-
ad, a la complacencia y al trabajo intenso suministrados por Ud. durante el trascurso de su estadía
Laussanne, y puede Ud. estar persuadido de que no lo olvidaremos.

Le rogamos sea Ud. nuestro intérprete de agradecimiento ante el Sr. Presidente de la Repú-
ca de Costa Rica, ante los señores Miembros del Congreso quienes trabajaron para asegurar la
ticipación de vuestro país, así como también ante los numerosos productores quienes suministra-
las mercaderías para la Exposición.

Sírvase aceptar, Señor Delegado, la seguridad de nuestra consideración muy distinguida.

El Director de la Feria,

H. Muret

auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oubliérent pas. Quelques jéſuites qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il eſt à remarquer qu'aucun jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie; on avait à choiſir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on ſe bornait

à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lors qu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais : on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres ; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école connu alors dans Paris, ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très ardent convulſionnaire, ſe chargea au nom de ſes confrères de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems ſur le théâtre des marionettes de St. Médard, & avait pouſſé la friponnerie du fanatiſme juſqu'à ſe faire ſuſpendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 Mars 1749, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles, en préſence de cent convulſionnaires ; ce fut cet homme qui ſe porta pour délateur ; il fut à la fois l'organe des journaliſtes de Trévoux, des bâteleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encor plus, de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice ; le premier tome est plein de renvois aux derniers, donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de *la Sagesse* de *Charon*, de la savante histoire composée par le sage *de Thou*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vuide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école, & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plûpart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de

zèle à cet important ouvrage, s'occupent à préſent du ſoin de le perfectionner & d'y ajouter même pluſieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déja commencé des éditions, nous avons cru devoir préſenter aux amateurs de la littérature un eſſai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent ſouffrir quelques additions, ou qui ayant été inſérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités ſelon les vuës des directeurs de cette entrepriſe immenſe.

C'eſt à eux que nous dédions notre eſſai, dont ils pouront prendre & corriger ou laiſſer les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce ſont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaſte collection qu'autant qu'elles ſeront cultivées par de telles mains ; & c'eſt alors qu'elles pouront recevoir la vie.





QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE.

A.

NOUS aurons peu de queſtions à faire ſur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus néceſſaire qu'on ne croirait, eſt de *Céſar Du Marſais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'eſprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philoſophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce ſage qui était pauvre, & dont l'éloge ſe trouve à la tête du troiſiéme volume de l'Encyclopédie, fut perſécuté par l'auteur de

Marie à la Coque qui était riche ; & ſans les générosités du comte de *Lauraguais*, il ſerait mort dans la plus extrême miſère. Saiſiſſons cette occaſion de dire que jamais la nation Françaiſe ne s'eſt plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites ſans oſtentation. Nous avons vu plus d'un miniſtre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le ſecret. *Colbert* les récompenſait, mais avec l'argent de l'état ; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien ; & par-là ils ſont au-deſſus de *Fouquet* autant que par leur naiſſance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point ſe fâcher. Que le lecteur pardonne cette digreſſion qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons ſur la lettre *A* qui a été ſi bien traitée par feu M. *Du Marſais*, & par ceux qui ont joint leur travail au ſien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut ſur cette matière.

On commence à ſubſtituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *françaiſe*, *anglais*, *angiaiſe*, & dans tous les imparfaits, comme, *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c. ; la raiſon n'en eſt-elle pas évidente ? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on

le peut ? n'eſt-ce pas une contradiction d'écrire *oi*, & de prononcer *ai* ? nous diſions autrefois, *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces ſons barbares, on ne ſongea point à réformer les caractères : & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarraſſés. Tout le monde, par exemple, diſait *français* dans la converſation & dans les diſcours publics. Mais comme la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire rimer *français* à *loix*, *rois*, *exploits* : & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une piéce de vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue.

Quel ſpectacle d'effroi ! grand Dieu, ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous François premier *pouvoit* par un *o* ; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait :

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois* :
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *Français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette mauvaiſe habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toûjours les oreilles. Vous écrivez encor, *je croyois*; & ſi vous prononciez *je croyois*, en faiſant ſentir les deux *o*, perſonne ne pourait vous ſupporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque je *croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger; il eſt dabord ſurpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſillabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je crayais*, *j'emplayais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui ré-

pondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphtongue à une autre. La dernière ſillabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres ; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſillabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous repliquera ; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous ortographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſillabes portent toûjours une prononciation uniforme ; vous dites *anglais*, *portugais*, *français ;* mais vous dites *danois*, *ſuédois* ; comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres ? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre ? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois ?* En un mot ne parait-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toûjours par *a* ce qu'on prononce par *a*.

A.

A, troiſiéme perſonne au préſent de l'in-

dicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans doute qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodieque manent veſtigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé; pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe: *la différence qu'il y a*; *la diſtance qu'il y a entre eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à la fois & de plus rude? N'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement, *la diſtance*, *la différence entre eux*. A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec & diffus, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſurtout éviter le concours de deux *a*? *Il va à Paris*, *il a Antoine en averſion?* trois & quatre *a* ſont inſuportables; *il va à Amiens*, & *de là à Arques.*

La poéſie françaiſe proſcrit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de ſe permettre cet achoppement de ſons qui détruiſent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient ſoigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

> *Muove si il vecchiarel canuto e bianco,*
> *Dal dolce luogo ove ha sua eta fornita.*

L'*Arioste* a dit:

> *Non sa quel che sia Amor:*
> *Doveva fortuna alla christiana fede.*
> *Tanto girò che venne a una riviera*
> *Altra aventura al buon Rinaldo accade.*

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui posséde une infinité de terminaisons, ne pouvait guére admettre un pareil heurtement de voyelles; & la langue française est encor en cela plus circonspecte & plus sévère que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle: ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & desert,

In Neptuno Ægeo.

Homére, il eſt vrai, ne s'aſſujettit pas à cette régle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & ſurtout des A ; les fineſſes de l'art n'étaient pas encor connues de ſon tems, & *Homére* était au-deſſus de ces fineſſes : mais ſes vers les plus harmonieux, ſont ceux qui ſont compoſés d'un aſſemblage heureux de voyelles & de conſonnes. C'eſt ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*Art poëtique*.

La lettre A chez preſque toutes les nations devint une lettre ſacrée, parce qu'elle était la première : les Égyptiens joignirent cette ſuperſtition à tant d'autres : de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier' alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* ſignifiérent le complément de toutes choſes. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une myſtérieuſe démence.

Les lettres ſervaient de chiffres & de notes de muſique ; jugez quelle foule de connaiſſances ſecrettes cela produiſit ; *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les ſept cieux. L'harmonie des ſphères céleſtes était compoſée des ſept premières lettres ; & un acroſtiche rendait raiſon de tout dans la vénérable antiquité.



ABC, OU ALPHABET.

SI Mr. *Du Marſais* vivait encor, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les ſavans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe ; *alphabeth* ne ſignifie autre choſe que *A B*, & *A B* ne ſignifie rien, ou tout au plus il indique deux ſons ; & ces deux ſons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*alpha* ; l'un eſt le premier, l'autre le ſecond, & on ne ſait pas pourquoi.

Or comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes, pour exprimer la porte de toutes les ſciences ? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la premiére partie de la grammaire ; ceux qui poſſédent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pouront dire ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lû dans un petit vocabulaire chinois, que cette nation s'eſt

toûjours donnée deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des caractéres de ſa langue; l'un eſt *bo-ton*, l'autre *haipien:* nous n'avons ni *ho-ton* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet. Sénèque le philoſophe* ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire; il l'appelle *ſkedon analphabetos.* Or cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes, lorſque ces Hébreux vinrent s'établir auprès de leur pays.

ſer. Vol. de l'hiſtoire de la Chine, de *Du Halde.*

Epiſt. lib. 5.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Égypte; les Phéniciens en qualité de négocians rendaient tout aiſé: & les Égyptiens en qualité d'interprètes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un Grec ſon correſpondant: non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix; mais ils expriment nos dettes actives & paſſives. Mon *aleph* que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent; *betha* en vaut deux; *ro* en vaut

vaut cent: *ſigma* en vaut deux cent. Je vous dois deux cens onces: je vous paye un *ro*: reſte un *ro* que je vous dois encore; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Égyptiens ne commercèrent que très tard; ils avaient la mer en horreur: c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial; ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés; & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu; comme les Grecs avoient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très vraiſemblable, (je ne dis pas

très vrai, Dieu m'en garde) que ni Tyr, ni l'Égypte, ni aucun Aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & dix-neuf mille neuf cent ſoixante & ſeize fois plus ſavante, & plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, ſiamois, japonois, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les conſonnes comme nous, parce qu'ils ont le larinx fait de même pour l'eſſentiel, ainſi qu'un payſan Griſon a le gozier fait comme la première

chanteuſe de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une baſſe-taille rude, diſcordante, inſuportable, & de cette chanteuſe un deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible, qu'aucun anatomiſte ne peut l'appercevoir. C'eſt la cervelle d'un ſot qui reſſemble comme deux goutes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enſeignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la baſſe Syrie; ils avaient un gozier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux aſſemblage de voyelles, de conſonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, groſſier, c'était des *Shafiroth*, des *Aſtaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thapheth*; il y aurait là dequoi faire enfuir notre chanteuſe de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils ſe ſervent à préſent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils ſe garderaient bien de parler la langue batave. C'eſt préciſément ainſi que le peuple d'Athènes en uſa

avec les matelots de Caphthor, venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraim qui est l'Égypte : & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourait tirer des livres sacrés dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siécles les moutons se soient mis à béler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linotes à sifler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chatte; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabins prétendent que la langue mère était le samaritain; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette

incertitude, on peut fort bien, ſans offenſer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, ſans offenſer perſonne, ſuppoſer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans diſent d'eux-mêmes, *ah eh* quand ils voyent un objet qui les frappe ; *hi hi* quand ils pleurent, *hu hu*, *hou hou* quand ils ſe moquent, *aie* quand on les frappe ? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Égypte *Pſammeticus* (qui n'eſt pas un nom égyptien) fit élever pour ſavoir quelle était la langue primitive, il n'eſt guères poſſible qu'ils ſe ſoient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles, auſſi naturelles aux enfans que le croaſſement l'eſt aux grenouilles, il n'y a pas ſi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère diſe à ſon enfant l'équivalent de *vien*, *tien*, *pren*, *tai-toi*, *approche*, *va-t-en* : ces mots ne ſont repréſentatifs de rien, ils ne peignent rien ; mais ils ſe font entendre avec un geſte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenſe pour arriver à la ſintaxe. Je ſuis effrayé quand je ſonge que de ce ſeul mot *vien*, il faut parvenir un jour à

dire, *je ſerais venu, ma mère, avec grand plaiſir, & j'aurais obéï à vos ordres qui me ſeront toujours chers, ſi en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverſe; & ſi une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a falu des ſiécles pour ajuſter cette phraſe; & bien d'autres ſiécles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, &c.; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes, devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Caldéens, les Syriens, les Égyptiens, attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, à la manière de les prononcer; ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrette. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin.

Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie : point d'opération magique, ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences, devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles, devint le plus profond des myſtères, & ſouvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens; par laquelle on faiſait tomber un homme roide mort.

St. Clément d'Alexandrie rapporte que *Moïſe* fit mourir ſur le champ le roi d'Égypte *Nechephre*, en lui ſouflant ce nom dans l'oreille; & qu'enſuite il le reſſuſcita en prononçant le même mot. *St. Clément* d'Alexandrie eſt exact, il cite ſon auteur, c'eſt le ſavant *Artapan*; & qui poura recuſer le témoignage d'*Artapan*?

Stromates ou Tapiſſeries, liv. I.

Rien ne retarda plus les progrès de l'eſprit humain, que cette profonde ſcience de l'erreur, née chez les Aſiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Ter-*

Orig. contre Celse. p. 202.

tullien, &c. &c. *Origène* dit ſurtout expreſſément, „ ſi en invoquant Dieu, ou en jurant „ par lui, on le nomme le Dieu d'*Abraham*, „ d'*Iſaac* & de *Jacob*, on fera par ces noms, „ des choſes dont la nature & la force ſont „ telles, que les démons ſe ſoumettent à ceux „ qui les prononcent; mais ſi on le nomme „ d'un autre nom, comme Dieu *de la mer* „ *bruïante*, Dieu *ſupplantateur*, ces noms ſe„ ront ſans vertu, le nom d'*Iſraël* traduit „ en grec ne poura rien opérer: mais pro„ noncez-le en hébreu, avec les autres „ mots requis, vous opérerez la conju„ ration. "

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables, „ Il y a des noms qui ont natu„ rellement de la vertu, tels que ſont ceux „ dont ſe ſervent les ſages parmi les Égyp„ tiens, les mages en Perſe, les bracmanes „ dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie*, n'eſt „ pas un art vain & chimérique, ainſi que „ le prétendent les ſtoïciens & les épicuriens: „ ni le nom de *Sabaoth*, ni celui d'*Ado„ naï*, n'ont pas été faits pour des êtres „ créés; mais ils appartiennent à une théo„ logie myſtérieuſe qui ſe rapporte au Créa„ teur; de là vient la vertu de ces noms „ quand on les arrange & qu'on les pronon„ ce ſelon les règles, &c. "

C'était en prononçant des lettres ſelon

la méthode magique qu'on forçait la lune de defcendre fur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé férieufement dans fa huitiéme églogue.

Carmina de cælo poſſunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin, l'alphabet fut l'origine de toutes les connaiffances de l'homme & de toutes fes fotifes.

ABBÉ, ABBAYE.

CEux qui fuient le monde font fages : ceux qui fe confacrent à DIEU font refpectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une fi fainte inftitution.

Aux thérapeutes juifs fuccédèrent les moines en Égypte, *idiotoi*, *monoi*. *Idiot* ne fignifiait alors que *folitaire* : ils furent bientôt corps ; ce qui eft le contraire de folitaire, & qui n'eft pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque fociété de moines élut fon fupérieur : car tout fe fefait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'églife. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échapant par piété au tumulte & à l'efclavage inféparables des grands empires. Chaque fociété de

moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé; quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile, *n'apellez perſonne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines ne furent prêtres dans les premiers ſiécles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Égypte.

St. Baſile d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Capadoce, fit un code pour tous les moines, au quatriéme ſiécle. Cette régle de *St. Baſile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St. Baſile*; ils furent partout riches; ils ſe mêlèrent de toutes les affaires; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guères que cet ordre, lorſqu'au ſixiéme ſiécle *St. Benoit* établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. *St. Grégoire le grand* aſſure dans ſes dialogues que DIEU lui accorda un privilége ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin feraient ſauvés. En conſéquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtéres du monde. *Paſcal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitule *patriarche de la ſainte religion, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte &*

. II. 8.

gouverneur de la Campanie, *prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres feraient peu de chofe, s'ils n'étaient foutenus par des richeffes immenfes.

Je reçus, il n'y a pas longtems, une lettre d'un de mes correfpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: „ Les abbés „ princes de Kemptem, Elvangen, Eudertl, „ Murbach, Berglefgaden, Viffembourg, „ Prum, Stablo, Corvey, & les autres abbés „ qui ne font pas princes, jouïffent enfem„ble d'environ neuf cent mille florins de „ revenu, qui font deux millions cinquante „ mille livres de votre France au cours de ce „ jour. De là je conclus que JÉSUS-CHRIST „ n'était pas fi à fon aife qu'eux."

Je lui répondis: „ Monfieur, vous m'a„vouerez que les Français font plus pieux „ que les Allemans dans la proportion de „ quatre & un vingtiéme à l'unité; car nos „ feuls bénéfices confiftoriaux de moines, „ c'eft-à-dire, ceux qui payent des annates „ au pape, fe montent à neuf millions de „ rente, à quarante-neuf livres dix fols le „ marc avec le remède; & neuf millions „ font à deux millions cinquante mille livres „ comme un eft à quatre & un vingtiéme. „ De là je conclus qu'ils ne font pas affez ri„ches, & qu'il faudrait qu'ils en euffent dix „ fois davantage. J'ai l'honneur d'être &c."

Il me répliqua par cette courte lettre : „Mon
„ cher monſieur , je ne vous entends point ;
„ vous trouvez ſans doute avec moi „ que
„ neuf millions de votre monnoie ſont un
„ peu trop pour ceux qui font vœu de pau-
„ vreté ; & vous ſouhaitez qu'ils en ayent
„ quatre-vingt dix ! je vous ſupplie de vou-
„ loir bien m'expliquer cette énigme."

J'eus l'honneur de lui répondre ſur le champ. „Mon cher monſieur, il y avait au-
„ trefois un jeune homme à qui on propo-
„ ſait d'épouſer une femme de ſoixante ans,
„ qui lui donnerait tout ſon bien par teſta-
„ ment : il répondit, qu'elle n'était pas aſſez
„ vieille." L'Allemand entendit mon énigme.

opin, *ſacra itia*, 3.

Il faut ſavoir qu'en 1575 on propoſa dans le conſeil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commandes ſéculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commandes aux officiers de ſa cour & de ſon armée : mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenſon* miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St. Louis ; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile : il n'en put venir à bout. Cependant ſous *Louis XIV*, la princeſſe de *Conti* avait poſſédé l'abbaye de St. Denis. Avant ſon règne les ſéculiers poſſé-

daient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet*, n'était riche que par ses abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé.* On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine* mère de *Louïs d'outremer*, quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon*, pour la donner à sa femme *Gerberge.* Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les loix anciennes, abrogées, renouvellées, mitigées, les chartes ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toûjours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai.*

ABEILLES.

LES abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien, pas une seule même qui ne rende le genre-humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essains qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup

plus doux que nos enfans qui ſortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte la main nue paiſiblement dans la ruche qui leur eſt deſtinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérèts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tète. Je ne ſai pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un ſerrail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois eſpèces différentes, des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyficien, d'ailleurs grand obfervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Égyptiens, ne confidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Égypte; on a dit encor que ce phyficien inventa de même le royaume des abeilles fous une reine, mère des trois efpèces.

Plufieurs naturaliftes avaient déja répété cette invention; il eft venu un homme qui étant poffeffeur de fix cent ruches, a cru mieux examiner fon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes fur cette république induftrieufe qu'on ne connait guères mieux que celle des fourmis. Cet homme eft Mr. *Simon* qui ne fe pique de rien, qui écrit très fimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en fait plus que Mr. le prieur de Jonval, & que Mr. le comte *du Spectacle de la nature*; il a examiné fes abeilles pendant vingt années; il nous affure qu'on s'eft moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une efpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préfident aux ouvrages; il les a vus, il les a deffinés, & il renvoye aux *mille & une nuits*, & à l'*hif-*

toire de la reine d'Achem la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail.

Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première ; & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre ? Le ſyſtème le plus ſimple eſt preſque toûjours le véritable. Cependant, j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine ; & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes ſur ſon bras nud. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſain qui ſortaient de la mère ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſains entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs de ſon tems. Il ſe pourait bien que ce roi & cette reine ne fuſſent autre choſe qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard

à

à la tète des autres. Il faut bien que lorfqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eft ce qui me parait plus que douteux.

Plufieurs efpèces d'animaux s'attroupent & vivent enfemble. On a comparé les bêliers, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a fouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très fouvent auffi le bèlier & les taureaux marchent les derniers.

S'il eft quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'eft dans un coq; il appelle fes poules, il laiffe tomber pour elles le grain qu'il a dans fon bec, il les défend, il les conduit; il ne fouffre pas qu'un autre roi partage fon petit état; il ne s'éloigne jamais de fon ferrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle eft plus évidente dans une baffecour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon, qu'*il y a quatre chofes qui font les plus petites de la terre, & qui font plus fages que les fages; les fourmis, petit peuple qui fe prépare une nourriture pendant la moiffon; le liévre, peuple faible qui couche fur des pierres; la fauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de fes mains & qui demeure dans les palais des rois.*

J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des liévres, qui ne couchent point sur la pierre ; & des lézards, dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toûjours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croit, il se dévelope dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie ; il n'en sort que pour aller succer des fleurs : on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essains lorsqu'ils sont chassés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domestiques comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables à la poësie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre ; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux & leurs rois

Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons,
Dans les ruches se glissèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent;
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel:
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus sottes én moururent.
Le roi d'un nouvel essain
Les secourût à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent;
Ils sont tous désabusés;
Les bourdons sont écrasés,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames: plus de belles manufactures de soye, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice: les flottes Anglaises seront

anéanties. Dépouillez les artiſtes de l'envie ; l'émulation ceſſe ; on retombe dans l'ignorance & dans la groſſiéreté.

Il s'emporte juſqu'à dire, que les crimes mêmes ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à établir une bonne légiſlation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au géolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ſerruriers mouraient de faim.

Il eſt très vrai que la ſociété bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

NOUS ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appar-

tient au prophane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tems, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems abſolument perdue dans les lieux où les grands événemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats, où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouïſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte:

„ *Tharé* vécut ſoixante & dix ans, & en-
„ gendra *Abraham*, *Nacor* & *Aran*.

„ Et *Tharé* ayant vécu deux cent cinq ans,
„ mourut à Haran.

Ge
ch. X
ỳ. 2
ỳ. 3

Le Seigneur dit à *Abraham*: „ Sortez de vo-
„ tre pays, de votre famille, de la maiſon
„ de votre père, & venez dans la terre que

Gen
XII.

„ je vous montrerai; & je vous rendrai père
„ d'un grand peuple. “

Il parait d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à ſoixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq; & *Abraham* étant ſorti de la Caldée immédiatement après la mort de ſon père, il avait juſte cent-trente-cinq ans, lorſqu'il quitta ſon pays. Et c'eſt à-peu-près le ſentiment de *St. Etienne* dans ſon diſcours aux Juifs; mais la Genèſe dit:

Act. des Apôt. ch. VII.

Gen. ch. XII. ỷ. 4.

„ *Abram* avait ſoixante & quinze ans, lorſ-
„ qu'il ſortit de Haran.

C'eſt le ſujet de la principale diſpute ſur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années, & ſeulement de ſoixante & quinze? *St. Jérôme* & *St. Auguſtin* diſent que cette difficulté eſt inexplicable. *Dom Calmet*, qui avoue que ces deux ſaints n'ont pu réſoudre ce problème, croit dénouer aiſément le nœud, en diſant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Genèſe le nomme le premier & par conſéquent l'aîné.

La Genèſe fait naître *Abraham* dans la ſoixante & dixiéme année de ſon père; & *Calmet* le fait naître dans la cent trentiéme. Une telle conciliation a été un nouveau ſujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le com-

mentaire nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époque dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant *Moréri*, ſoixante & dix ſyſtèmes de cronologie ſur l'hiſtoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture; ainſi voilà autant de diſputes ſur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtèmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier? La réſignation. L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la cronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était auſſi ſa ſœur. *Abraham* dit poſitivement au roi de Gérar, par qui *Sara* avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac : *Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon père; mais*

non pas de ma mère ; & j'en ai fait ma femme.

L'ancien Teſtament ne nous apprend point comment *Sara* était ſœur de ſon mari. *Dom Calmet*, dont le jugement & la ſagacité ſont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être ſa niéce.

Ce n'était point probablement un inceſte chez les Caldéens, non plus que chez les Perſes leurs voiſins. Les mœurs changent ſelon les tems, & ſelon les lieux. On peut ſuppoſer qu'*Abraham* fils de *Tharé* idolâtre, était encor idolâtre quand il épouſa *Sara*, ſoit qu'elle fût ſa ſœur, ſoit qu'elle fût ſa niéce.

Pluſieurs pères de l'égliſe excuſent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à Sara : *Auſſi-tôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront, & vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma ſœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que ſoixante & cinq ans. Ainſi, puiſque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle pouvait bien avec vingt-cinq ans de moins inſpirer quelque paſſion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* roi de Gérar, dans le déſert.

Abraham reçut en préſent à la cour de Pharaon, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'âneſſes, de chameaux, de chevaux, de*

serviteurs & de servantes. Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les *Pharaons* étaient déja d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déja très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait falu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait falu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques siécles.

Il n'y a guères que quatre cens ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en si peu de tems, inventé les arts & toutes les sciences; dompté le Nil, & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déja bâties, puisqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable,

que trois cens ans auparavant, c'eſt-à-dire, cent années après l'époque du déluge, les Aſiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour, qui devait aller juſqu'aux cieux. St. *Jérôme*, dans ſon commentaire ſur *Iſaïe*, dit que cette tour avait déja quatre mille pas de hauteur, lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoyent ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ cinq cent pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages l'appellait de tems immémorial, *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient ra-

rement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon *Koran* voit toûjours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici comme il en parle au troiſiéme ſura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif, ni chrétien; il était un muſulman orthodoxe; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'eſprit humain a été pouſſée juſqu'à imaginer que les Juifs ne ſe dirent deſcendans d'*Abraham* que dans des tems très poſtérieurs, lorſqu'ils eurent enfin un établiſſement fixe dans la Paleſtine. Ils étaient étrangers, haïs & mépriſés de leurs voiſins. Ils voulurent, dit-on, ſe donner quelque relief en ſe faiſant paſſer pour les deſcendans d'*Abraham* révéré dans une grande partie de l'Aſie. La foi que nous devons aux livres ſacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections ſur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, ſur ſes combats & ſur ſes victoires.

Le Seigneur lui apparut après ſa ſortie d'Egypte, & lui dit : *Jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident ; je vous donne pour toûjours à vous & à votre poſtérité jusqu'à la fin des ſiécles*, in ſempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Gen. ch. XIII. ℣. 14 & 15.

Le Seigneur, par un ſecond ſerment, lui promit enſuite *tout ce qui eſt depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.*

Ib. ch. XV. ℣. 18.

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immenſe que les Juifs n'ont jamais poſſédé ; & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Paleſtine dont ils ſont chaſſés depuis ſi longtems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promeſſes, que la poſtérité d'*Abraham* ſera auſſi nombreuſe que la pouſſière de la terre. *Si on peut compter la pouſſiére de la terre, on poura compter auſſi vos deſcendans.*

ibid.

Nos critiques inſiſtent ; & diſent qu'il n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cent mille Juifs, quoiqu'ils ayent toûjours regardé le mariage comme un devoir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'égliſe, ſubſtituée à la ſynagogue, eſt la veritable race d'*Abraham* ; & qu'en effet elle eſt très nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſſède pas la Pa-

leſtine; mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déja conquiſe du tems du pape *Urbain II*, dans la première croiſade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli, ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham*; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venait faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe*, *un roi de Pont*, *le roi de Babilone*, *& le roi des nations*; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces tems héroïques; le bras de DIEU n'était point raccourci. Voyez *Gédéon*, qui avec trois cens hommes armés de trois cent cruches & de trois cent lampes, défait une armée entière. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires prophanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cent Spartiates arrêtèrent l'armée de *Xerxès* au pas des Termopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de

faire pendre, au-lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encor que ces trois cent Lacédémoniens qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille Grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent aprés avoir longtems combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cent Spartiates, ils y acquirent encor plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée Perſanne qui les tailla tous en piéces. Auſſi dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cent.

Une action plus mémorable encor, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante Suiſſes, qui mirent en déroute à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, compoſée de vingt mille hommes. Ils renverſèrent ſeuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher; & donnèrent le tems à quatorze cens Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

[1]315.

Cette journée de Morgate eſt plus belle

que celle des Termopiles , puiſqu'il eſt plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés ; & il était impoſſible qu'ils euſſent affaire à cent mille Perſes dans un pays montagneux. Il eſt plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perſes qui combattirent. Mais ici quatorze cent Suiſſes défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire.... Où nous a conduit *Abraham ?*

Ces digreſſions amuſent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs eſt charmé de voir que les gros bataillons ſoient battus par les petits.

A B U S.

VIce attaché à tous les uſages , à toutes les loix , à toutes les inſtitutions des hommes ; le détail n'en pourait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonois, aux Anglais, Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront, nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille

ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonois en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira, nous ſommes puiſſans ſur mer, & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de *l'appel comme d'abus.*

C'eſt une erreur de penſer que maître *Pierre de Cugnières* chevalier ès loix, avocat du roi au parlement de Paris, ait appellé comme d'abus en 1330, ſous *Philippe de Valois.* La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de *Louïs XII. Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques, dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs haut-juſticiers ſe plaignaient; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans qui avaient corrompu toute juſtice; & ils regardaient les eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du par-

parlement, comme le dit *Pasquier;* le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il parait vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs; & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières.*

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La jurisdiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

IIIo. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IVo. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

Vo. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remit au juge eccléſiaſtique les effets volés, ſinon il était excommunié.

VIo. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VIIo. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il ferait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIIIo. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IXo. Ils ſe faiſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

Xo. Ils s'emparaient de tous les teſtamens.

XIo. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'égliſe; & pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils feſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à-peu-près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit

ſavamment la parole ; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape ſous le nom de *Clément VI.* Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que JÉSUS-CHRIST étant DIEU & homme avait eu le pouvoir temporel & ſpirituel ; & que par conſéquent les miniſtres de l'égliſe qui lui avaient ſuccédé étaient les juges nés de tous les hommes ſans exception. Voici comme il s'exprima.

> Sers Dieu dévotement,
> Baille-lui largement,
> Révère ſa gent duement,
> Rends-lui le ſien entièrement.

Ces rimes firent un très bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis :* tome Ier des libertés de l'égliſe Gallicane.)

Pierre Bertrandi, évèque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il aſſura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'égliſe. Il repréſenta que les juges écclériaſtiques étaient plus capables que les juges royaux ou ſeigneuriaux de rendre juſtice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il falait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les ſuivre.

Cette grande aſſemblée ne ſervit à rien; le roi croyait avoir beſoin alors de ménager le pape né dans ſon royaume, ſiégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière.* La politique dans tous les tems conſerva les abus dont ſe plaignait la juſtice. Il reſta ſeulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du diſcours de *Pierre Cugnières.* Ce tribunal s'affermit dans l'uſage où il était déja de s'oppoſer aux prétentions cléricales; on appella toûjours des ſentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appellée *Appel comme d abus.*

Enfin tous les parlemens du royaume ſe ſont accordés à laiſſer à l'égliſe ſa diſcipline, & à juger tous les hommes indiſtinctement ſuivant les loix de l'état, en conſervant les formalités preſcrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les converſations, nous donnent rarement des idées préciſes. Rien n'eſt ſi commun que de lire & de converſer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *définiſſez les termes.*

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle eſt malade ; ſon médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obſtructions, des vapeurs, & lui preſcrit une drogue qui purifiera ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? La malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſiéme degré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de lèze-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? D'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les diſputes ſur la liberté un argumentant entend preſque toûjours une choſe, & ſon adverſaire une autre. Un troiſième ſurvient qui n'entend ni le premier, ni le ſecond, & qui n'en eſt pas entendu.

Dans les diſputes ſur la liberté, l'un a dans la tête la puiſſance d'agir, l'autre la puiſſance

de vouloir, le dernier le deſir d'exécuter; ils courent tous trois chacun dans ſon cercle, & ne ſe rencontrent jamais.

Il en eſt de même dans les querelles ſur la grace. Qui peut comprendre ſa nature, ſes opérations, & la ſuffiſante qui ne ſuffit pas, & l'efficace à laquelle on réſiſte ?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme ſubſtantielle ſans en avoir la moindre notion. On y a ſubſtitué les natures plaſtiques ſans y rien gagner.

Un voyageur eſt arrêté par un torrent; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui; prenez à droite, lui crie le payſan; il prend la droite & ſe noye; l'autre court à lui; Eh malheureux! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en liſant cette formule, *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'eſt l'évêque des évêques, & le roi des rois qui parle ?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* feſaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand ſavant de Lubec, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne; Nous avons ici un *Pétrone* entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration; *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non ſine admiratione.* Auſſi-tôt

il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'eſt une choſe dès longtems publique. Puis-je voir ce *Pétrone?* Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aiſé, dit *Capponi*. Il le mène à l'égliſe où repoſe le corps de *St. Pétrone*. *Meibomius* prend la poſte & s'enfuit.

Si le jéſuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé *Martial*, cent hiſtoriens ſont tombés dans de plus grandes mépriſes. Le jéſuite *d'Orléans* dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton* & *Southampton*, ne ſe trompant que du nord au ſud.

Des termes métaphoriques pris au ſens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connait la métaphore d'Iſaïe, *comment es-tu tombée du ciel étoile de lumière qui te levais le matin?* On s'imagina que ce diſcours s'adreſſait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable depuis ce tems-là s'eſt toûjours appellé *Lucifer*.

On s'eſt fort moqué de la carte du tendre de madlle *Scudéri*. Les amans s'embarquent ſur le fleuve de tendre, on dîne à ten-

dre ſur eſtime, on ſoupe à tendre ſur inclination, on couche à tendre ſur déſir; le lendemain on ſe trouve à tendre ſur paſſion, & enfin à tendre ſur tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſurtout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès* & des Romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entr'eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoye un Français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus des mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence,

en médecine, mais ſurtout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la ſatyre qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire, mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours,

Lorſque chez tes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi vive & ſi longue
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphtongue.

ACADÉMIE.

LES académies ſont aux univerſités ce que l'âge mûr eſt à l'enfance; ce que l'art de bien parler eſt à la grammaire; ce que la politeſſe eſt aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être abſolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eſt l'académie Françaiſe, & ſurtout la ſociété royale de Londres.

L'académie Françaiſe qui s'eſt formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de *Louis XIII*, mais ſans aucun ſalaire, & par conſéquent ſans aucune ſujétion. C'eſt ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & juſqu'à des princes, à demander d'être

admis dans cet illuftre corps. La fociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie Françaife, employa quelques-uns de fes confrères à compofer les infcriptions & les dévifes pour les bâtimens publics. Cette petite affemblée dont furent enfuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiffement de cette académie des infcriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des fciences de 1697. Ce font deux établiffemens qu'on doit au même miniftre qui contribua en tant de genres à la fplendeur du fiécle de *Louis XIV.*

Lorfqu'après la mort de *Jean-Baptifte Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* fecrétaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* fon neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle fcience, & qui étaient fans rétribution; des places de penfionnaires qui demandaient du travail, défagréablement diftinguées de celles des honoraires; des places d'affociés fans penfion, & des places d'élèves, titre encor plus défagréable & fupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mife fur le même pié. Toutes deux fe foumirent à la dépendance immédiate du fecrétaire d'état,

& à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* oſa propoſer le même réglement à l'académie Françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ſes offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des penſions.

L'abbé *Bignon*, qui avec l'intention loüable de faire du bien, n'avoit pas aſſez ménagé la nobleſſe des ſentimens de ſes confrères, ne remit plus le pied à l'académie Françaiſe; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoi qu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte ſur le champ d'une diſſertation ſur des points épineux de phyſique & de mathématique; & il paſſa pour un *Mécène.* Cet uſage de réſumer les diſcours a ceſſé; mais la dépendance eſt demeurée.

Ce mot d'*académie* devint ſi célèbre, que lorſque *Lulli*, qui était une eſpèce de favori, eut obtenu l'établiſſement de ſon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inſérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de muſique, & que les gentilshommes & les demoiſelles pouraient y chanter ſans déroger.* Il ne fit pas le même honneur aux danſeurs

& aux danſeuſes; cependant le public a toûjours conſervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de muſique.

On ſait que ce mot *académie* emprunté des Grecs, ſignifiait originairement une ſociété, une école de philoſophie d'Athènes qui s'aſſemblait dans un jardin légué par *Académus.*

Les Italiens furent les premiers qui inſtituèrent de telles ſociétés après la renaiſſance des lettres. L'académie de *la Cruſca* eſt du ſeizième ſiécle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs, qu'on appellait autrefois *des tripots.* On diſait *académies de jeu.* On appella les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'eſcrime dans des écoles deſtinées à ces arts, *académiſtes*, & non pas *académiciens.*

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'uſage qu'aux gens de lettres des trois académies, la Françaiſe, celle des ſciences, celle des inſcriptions.

L'académie Françaiſe a rendu de grands ſervices à la langue.

Celle des ſciences a été très utile en ce qu'elle n'adopte aucun ſyſtème, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inſcriptions s'eſt occupée des recherches ſur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en eſt ſorti des mémoires très inſtructifs.

C'eſt un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies ſe reſpectent les uns les autres dans les recueils que ces ſociétés impriment. L'oubli de cette politeſſe néceſſaire eſt très rare. Cette groſſiéreté n'a guéres été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inſcriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire ſur *Zoroaſtre*, voulut appuyer ſa mépriſe par des expreſſions qui autrefois étaient en uſage dans les écoles, & que le ſavoir vivre a proſcrites; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

Voyez Mercure deFranc Juin,pag 151; Juillet,2d.volume,pa 144, & Août,pa 122. année 176

La ſociété de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages ſignalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, diſſipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inſpiré la politeſſe & chaſſé autant qu'on le peut le pédantiſme.

ADAM.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de ſa femme, des pré-adamites &c...., les rabins ont débité ſur *Adam* tant de réveries, & il eſt ſi plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici ſur *Adam* une idée aſſez neuve; du moins elle ne ſe trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'égliſe, ni dans aucun prédicateur, ou théologien, ou critique, ou ſcholiaſte de ma connaiſſance. C'eſt le profond ſecret qui a été gardé ſur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Paleſtine, juſqu'au tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorſqu'ils furent traduits en grec ſous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très peu connus; les gros livres étaient très rares & très chers; & de plus, les Juifs de Jéruſalem furent ſi en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue prophane, leur dirent tant d'injures & crièrent ſi haut au Seigneur, que les Juifs Alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut ſi ſecrette qu'aucun auteur Grec ou Romain n'en parle juſqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'hiſtorien *Joſephe* avoue dans ſa réponſe à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu longtemps aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples....... Y a-t-il ſujet de s'étonner que notre nation habitant ſi loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été ſi peu connue?* (*a*)

On demandera ici comment *Joſephe* pouvait dire que ſa nation affectait de ne rien écrire lorſqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, ſans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut conſidérer que vingt-deux volumes très petits étaient fort peu de choſe en comparaiſon de la multitude des livres conſervés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *Céſar*.

Il eſt conſtant que les Juifs avaient très peu écrit, très peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en aſtronomie, en géométrie, en

(*a*) Les Juifs étaient connus des Perſes, puiſqu'ils furent diſperſés dans leur empire ; des Egyptiens, puiſqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puiſqu'ils avaient des ſynagogues à Rome : mais étant au milieu des nations, ils en furent toûjours ſéparés par leur inſtitution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très tard.

géographie, en phyſique ; qu'ils ne ſavaient rien de l'hiſtoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'inſtruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien, & de caldéen corrompu. Elle était ſi pauvre qu'il leur manquait pluſieurs modes dans la conjugaiſon de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, perſonne ſur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le ſeul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la ſuite des tems.

Tels ſont les ſecrets de la Providence que le père & la mère du genre-humain furent toûjours entiérement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perſe, ni de la Syrie, ni chez les Arabes mêmes juſques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite & la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* ayent été inconnus à tous leurs enfans? Comment ne ſe trouva-t-il ni en Égypte, ni à Ba-

Babilone aucune trace, aucune tradition des nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point? Car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé ſans doute par *Héſiode*, & ſurtout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Euſèbe, dans ſon *hiſtoire univerſelle*, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects; il aurait bien fait valoir le moindre trait, le moindre rapport en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toûjours entiérement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes, dans le livre intitulé l'*Ezourveidam*, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* ſa femme. Si *Adimo* reſſemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: „ Nous ſommes un grand peuple „ établi vers l'Indus & vers le Gange, pluſieurs ſiécles avant que la horde Hébraïque „ ſe fût portée vers le Jourdain. Les Égyptiens, les Perſans, les Arabes venaient „ chercher dans notre pays la ſageſſe & les „ épiceries, quand les Juifs étaient inconnus „ au reſte des hommes. Nous ne pouvons

„ avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam.*
„ Notre *Procriti* ne reſſemble point du tout
„ à *Eve* , & d'ailleurs leur hiſtoire eſt entié-
„ rement différente.

„ De plus le *Veidam* , dont l'*Ezourveidam*
„ eſt le commentaire , paſſe chez nous pour
„ être d'une antiquité plus reculée que celle
„ des livres juifs ; & ce *Veidam* eſt encor une
„ nouvelle loi donnée aux bracmanes quin-
„ ze cens ans après leur première loi appel-
„ lèe *Shaſta* ou *Shaſta-bad.* "

Telles ſont à-peu près les réponſes que les brames d'aujourd'hui ont ſouvent faites aux aumôniers des vaiſſeaux marchands, de l'aveu des jéſuites Portugais.

Le Phénicien *Sanchoniaton* , qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïſe b*), & qui eſt cité par *Euſèbe* comme un auteur autentique, donne dix générations à la race humaine, comme fait *Moïſe*, juſqu'au tems de *Noé* ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de *Noé* même.

b) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que *Sanchoniaton* eſt antérieur au tems où l'on place *Moïſe*, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniaton* avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïſe* inonda l'Egypte ;

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé*, ni d'*Adam*, dans aucune des antiques dynasties d'Egypte; ils ne se trouvent point chez les Caldéens; en un mot la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si longtems; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la

il aurait sûrement fait mention du peuple Juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusebe*, *Jule* Africain, *St. Ephrem*, tous les pères Grecs & Syriaques auraient cité un auteur prophane qui rendait témoignage au législateur Hébreu. *Eusèbe* surtout qui reconnait l'autenticité de *Sanchoniaton*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

voie au chriſtianiſme, & qui a été l'olivier ſauvage ſur lequel eſt enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, ſont au rang des plus grands myſtères.

A D O R E R.

N'Eſt-ce pas un grand défaut, dans quelques langues modernes, qu'on ſe ſerve du même mot envers l'Etre ſuprême & une fille? On ſort quelquefois d'un ſermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en eſprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'eſt queſtion que *du charmant objet que j'adore, & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette prophanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé. Tibulle* n'adore point *Délie.* Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans *Pétrone.*

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des Dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer.

Peu-à-peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrètons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie, ni en Afrique d'aller à la moſquée, ou au temple du lieu; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſyle même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de majeſtueux; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique Anglaiſe.

Dans d'autres pays il faut à midi des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuſes, à qui on voudrait retrancher les

cierges, crierait que la lumière de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'égliſe Anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſécheréſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, ſait que les anciens Egyptiens faiſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; *David* chantait & danſait devant l'arche.

St. Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leurs pâques. Ce cantique qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237e lettre de *St. Auguſtin* à l'évêque *Ceretius*....... *St. Auguſtin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles: il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Auguſtin* même.

[...]imno [...]icto. St. [M]atth. [c]h. 26. [v]. 39.

Je veux délier, & je veux être délié.

Je veux ſauver, & je veux être ſauvé,

Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter, *danſez tous de joye.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je ſuis la lampe pour vous qui me voyez.
Je ſuis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce diſcours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque diſpute qui ſe ſoit élevée au ſujet de ce cantique, il eſt certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuſes. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'eſt dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il ſoit en uſage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont partout quelque reſſemblance & quelque différence; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur ſoit pour le dogme, ſoit pour les rites; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique; en cela ils ſont nos frères.

Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toûjours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Égyptiens du même culte que *Sérapis*; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Égyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous? il faut toûjours répéter, *définiſſez les termes*. (Voyez l'article *Alexandre*.)

Eſt-il bien vrai que *Simon* qu'on apelle *le magicien*, fût adoré chez les Romains? il eſt bien plus vrai qu'il y fût abſolument ignoré.

St. Juſtin dans ſon *apologie* auſſi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce Dieu avait

une ſtatue élevée ſur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts, avec cette inſcription, *Simoni deo ſancto*. *St. Irénée*, *Tertullien*, atteſtent la même choſe. Mais à qui l'atteſtent-ils? à des gens qui n'avaient jamais vû Rome, à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vû cette ſtatue, dont l'inſcription eſt *Semo ſanco deo fidio*, & non pas *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter *Denys* d'Halicarnaſſe qui, dans ſon quatriéme livre, rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live, *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce Dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome; il fut conſacré par *Tarquin le ſuperbe*, & regardé comme le Dieu des alliances & de la bonne foi. On lui ſacrifiait un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père *Semo*, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes faſtes:

Quærebam nonas ſanco, fidiove referrem
An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiécles pour *Simon le magi-*

cien. *St. Cyrille* de Jérusalem n'en doutait pas; & *St. Augustin* dans son premier livre *des hérésies* dit, que *Simon le magicien* lui-même se fit élever cette statue avec celle de son *Hélène* par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable dont la fausseté était si aisée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable, que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même, & à qui s'éléverait le plus haut dans les airs; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St Pierre* & *St. Paul* le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il se cassa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit mourir *St Paul* & *St. Pierre.*

Abdias, *Marcel*, *Hégesype*, ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St. Cyrille* de Jérusalem, *Sévère Sulpice*, *Philastre*, *St. Epiphane*, *Isidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, jusqu'à-ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius*, & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription, *Semoni sanco deo fidio.*

Cependant il eſt certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un *Apollonius* de Thyane. Il eſt vrai encore, que ce *Simon* né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux auxquels il perſuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il batiſait ainſi que les apôtres batiſaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie toûjours ennemis des Juifs de Jéruſalem, oſérent oppoſer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les apôtres, par les diſciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il batiſait comme eux; mais il ajoutait le feu au batême d'eau, & ſe diſait prédit par *St. Jean-Batiſte* ſelon ces paroles, *celui qui doit venir après moi eſt plus puiſſant que moi, il vous batiſera dans le St. Eſprit & dans le feu.*

Matth. ch. 3. ℣. 11.

Simon allumait par deſſus le bain baptiſmal une flamme légére avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'ayent adoré. *St. Juſtin* eſt le ſeul qui le croye.

Ménandre ſe diſait comme *Simon*, envoyé de DIEU & ſauveur des hommes. Tous les faux meſſies, & ſurtout *Barcochebas*, prenaient le titre d'envoyé de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe guères les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoient des *Ale-*

xandres, ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves. Encor n'eſt ce pas une adoration proprement dite ; c'eſt une vénération extraordinaire, une apothéoſe anticipée, une flatterie auſſi ridicule que celles qui ſont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTÈRE.

NOus ne devons point cette expreſſion aux Grecs. Ils appellaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mæchus*, que nous n'avons point franciſé. Nous ne le devons ni à la langue ſyriaque, ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère ſignifiait en latin, *altération*, *adultération*, *une choſe miſe pour une autre*, *un crime de faux*, *fauſſes clefs*, *faux contracts*, *faux ſeing* ; adulteratio. De-là celui qui ſe met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter*, comme une fauſſe clef qui fouille dans la ferrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliſte* dit, *coccix ova ſubdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le cou-

L. 10. ch. 9.

cou dépofe fes œufs dans le nid des autres oifeaux ; ainfi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaifon n'eft pas trop jufte. *Coccix* fignifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de chofes on doit aux Romains ! mais comme on altère le fens de tous les mots ! le cocu, fuivant la bonne grammaire, devrait être le galant ; & c'eft le mari. Voyez la chanfon de *Scaron*. *a*)

Quelques doctes ont prétendu que c'eft aux Grecs que nous fommes redevables de l'emblème des cornes ; & qu'ils défignaient par le titre de bouc, *aix*, l'époux d'une femme lafcive comme une chévre. En effet ils apellaient *fils de chévre* les bâtards que notre canaille apelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inftruire à fonds doivent favoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui fe laiffait tromper & gouverner par fon infolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eft par cette raifon que

Voyez l'article *Bouc*.

a) Tous les jours une chaife
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aife
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

cocu, *cornard* & *ſot*, étaient ſynonimes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers.

Elle? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

Cela veut dire; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'*Ecole des femmes.*

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru qui avait beaucoup d'eſprit diſait, les *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots.

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, Madame la ducheſſe eſt en adultère avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit, Monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles diſent, j'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'avoir de l'eſtime pour un conſeiller, & que le confeſſeur lui dit, Madame, combien de fois vous a-t-il eſtimée? les dames de qualité n'ont plus eſtimé perſonne, & ne vont plus guères à confeſſe.

Un des grands défagrémens de l'adultère, c'eſt que la dame ſe moque quelquefois de ſon mari avec ſon amant ; le mari s'en doute : & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant ; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entiérement abâtardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus ayeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & le bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France : on enferme les filles dans des couvens, où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les consoler, leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va aux spectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on apelle *dépareillée* ; elle en est honteuse, elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. On les épouse, & on les enferme par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs serrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès crimi-

criminel à sa femme pour cause d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation; voici ses plaintes; sont-elles justes?

MÉMOIRE D'UN MAGISTRAT; *écrit vers l'an* 1764.

Un principal magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics: il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a besoin d'une femme; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre; il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son église.

Mon épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même; & la secte dont je suis me la refuse; elle me défend de me marier avec une fille honnête.

Les loix civiles d'aujourd'hui, malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'église me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un seul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quid quid ligatur dissolubile est?* On me permet la séparation de corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement?* je ne jouis plus du mariage, & je suis marié. Quelle contradiction! quel esclavage! & sous quelles loix avons-nous reçu la naissance?

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette église elle-même croit avoir été prononcées par JÉSUS-CHRIST: *Quiconque a renvoyé sa femme (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

Matth. . 19.

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lors qu'un état a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère; je m'en tiens au triſte état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX*, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère ſelon la loi de JÉSUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il falut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cauſe encor plus fauſſe, un défaut de conſentement.

Il falut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, & ſans la permiſſion du pape il ne poura abdiquer ſa femme ! Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés ayent croupi ſi longtems dans cette abſurde ſervitude !

Que nos prètres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y conſens ; c'eſt un attentat contre la population, c'eſt un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils ſe ſont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des eſclaves, des ſoldats ſans familles & ſans patrie, vivans uniquement pour l'égliſe : mais moi magiſtrat qui ſers l'état toute la journée, j'ai beſoin le ſoir d'une femme ; & l'égliſe n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés, *Joſeph* était marié, & je veux l'ètre. Si moi Alzacien je dépends d'un prètre qui demeure à Rome, ſi ce prètre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

MÉMOIRE POUR LES FEMMES.

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions auſſi ſous les yeux du public le plaidoier

en faveur des mariées, préſenté à la junte de Portugal par une comteſſe d'*Arcira*. En voici la ſubſtance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi; il ſera damné comme moi, rien n'eſt plus avéré. Lorſqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon colier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fit raſer, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât ſon bien. Et moi, pour l'avoir imité une ſeule fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus ſottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde ſur la ſelette devant des licentiés, dont chacun ſerait à mes pieds ſi nous étions tête à tête dans mon cabinet; il faut que l'huiſſier me coupe à l'audience mes cheveux qui ſont les plus beaux du monde; qu'on m'enferme chez des religieuſes qui n'ont pas le ſens commun; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à ſéduire d'autres femmes, & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande ſi la choſe eſt juſte, & s'il n'eſt pas évident que ce ſont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je ſuis trop heureuſe de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiſſe & tout le peuple. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez la première nation de la terre, la nation choiſie, la nation chérie, la ſeule qui eût raiſon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorſque la pauvre femme adultère fut préſentée par ſes accuſateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire, il leur reprocha leur injuſtice, qu'il ſe moqua d'eux en écrivant ſur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui eſt ſans péché jette la première pierre;* qu'alors ils ſe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette hiſtoire de la femme adultère n'eſt racontée que dans l'évangile de *St. Jean*, qu'elle n'y a été inſérée qu'après coup par *Léontius*. *Maldonat* aſſure qu'elle ne ſe trouve que dans un ſeul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St. Jérôme*, *S. Jean Chryſoſtome*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaiſſent point. Elle ne ſe trouve

point dans la Bible ſyriaque, elle n'eſt point dans la verſion d'*Ulphilas*.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi diſent qu'*Ammonius*, auteur du troiſiéme ſiécle, a reconnu cette hiſtoire pour véritable, & que ſi *St Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle eſt autentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari, ſi vous êtes ſans péché, raſez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais ſi vous avez fait plus de péchés que moi, c'eſt à moi de vous raſer, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de juſtice les choſes doivent être égales.

Mon mari replique qu'il eſt mon ſupérieur & mon chef, qu'il eſt plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il eſt velu comme un ours; que par conſéquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande ſi la reine *Anne* d'Angleterre n'eſt pas le chef de ſon mari? ſi ſon mari, le prince de Dannemarck, qui eſt ſon grand-amiral, ne lui doit pas une obéiſſance entière; & ſi elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de

la part du petit homme? Il eſt donc clair que ſi les femmes ne font pas punir les hommes, c'eſt quand elles ne ſont pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTE'RE.

Pour juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fuſſent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il eſt des cas ſinguliers ſur leſquels la raillerie ne peut avoir de priſe, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle eſt l'avanture que rapporte *St. Auguſtin* dans ſon ſermon de la prédication de JÉSUS-CHRIST ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait empriſonner dans Antioche un chrétien qui n'avoit pu payer au fiſc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes deſirs. La femme court en inſtruire ſon mari; il la ſupplie de lui ſauver la vie aux dépends des droits qu'il a ſur elle, & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fiſc va être conduit à la mort. Le proconſul

apprend cette infamie ; il paye lui-même la livre d'or au fiſc de ſes propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le ſac de la femme.

Il eſt certain que loin d'outrager ſon mari, elle a été docile à ſes volontés ; non-ſeulement elle a obéi, mais elle lui a ſauvé la vie. *St Auguſtin* n'oſe décider ſi elle eſt coupable ou vertueuſe, il craint de la condamner.

Ce qui eſt, à mon avis, aſſez ſingulier, c'eſt que *Bayle* prétend être plus ſévére que *St. Auguſtin.* Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on ſacrifie ſon propre ſentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eſt peu d'accord avec ſoi-même.

Diction-naire de *Bayle* article *Acyndinus.*

Le matin rigoriſte & le ſoir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèſe damna la matrone,
Renchérit tantôt ſur Pétrone,
Et tantôt ſur St. Auguſtin.

RÉFLEXION D'UN PÉRE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot ſur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le deſir im-

immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons; la nature y travaillait bien sans nous; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre?

Ne pourait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourait --- la chose est faisable --- cela n'est pas impossible --- il faut voir ---: adoptons le *peut-être* de *Rabelais*, le *que sais-je* de *Montagne*, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses prophanes s'entend: car pour le sacré, on sait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il eſt dit, à cet article dans le dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de *Charles II:* c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Cowper* voulut les obliger à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement: „ L'ami chancelier, tu dois ſavoir que notre Seigneur JÉSUS-CHRIST notre ſauveur nous a défendu d'affirmer autrement que par *ya ya: no no.* Il a dit expreſſément, *Je vous défends de jurer ni par le ciel, parce que c'eſt le trône de* DIEU; *ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de ſes pieds; ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville du grand roi, ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt poſitif, notre ami, & nous n'irons pas déſobéir à DIEU pour complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier:* mais il faut que vous ſachiez qu'un jour *Jupiter* ordonna que toutes les

„ bêtes de ſomme ſe fiſſent ferrer, les che-
„ vaux, les mulets, les chameaux même obéi-
„ rent incontinent, les ânes ſeuls réſiſtèrent;
„ ils repréſentèrent tant de raiſons; ils ſe mi-
„ rent à braire ſi longtems que *Jupiter*, qui
„ était bon, leur dit enfin: *Meſſieurs les ânes,*
„ *je me rends à votre prière; vous ne ſerez*
„ *point ferrés: mais le premier faux-pas que*
„ *vous ferez, vous aurez cent coups de bâton.*

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jusqu'ici fait de faux-pas.

A G E.

NOUS n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cens années; cela ne nous regarde pas. Mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboom* & les *Deſparcieux*.

En 1741, Mr. de *Kerſeboom* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes, il y en avait de mariées - - - - - - - - - - - - 34500.
d'hommes vœufs, ſeulement - - - - - - 1500.
de veuves - - - - - - - - - - - - - - - - 4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pèche de la baleine que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul eſt encor prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux ſexes - - - - - - - - - - - - 45000.
domeſtiques - - - - - - - - - - - - - - - 10500.
voyageurs - - - - - - - - - - - - - - - 4000.

ſomme totale - - 100000.

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de Mrs. *Deſparcieux*, de *St. Maur* & *Buffon*, ils ſont encor plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince

qui lève trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſûrement ſon état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que *Xerxès* avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt guères croyable. On le dit pourtant de la Chine; mais elle n'a pas un million de ſoldats. Ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que *Xerxès*.

La Thèbe aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous feſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. *Céſar* dit que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules, tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en

reſta que cent dix mille. Il a falu dix ſiécles pour repeupler la Suiſſe. Car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre, comme du tems de Deucalion & de Pirra, ni à coups de plume, comme le jéſuite *Pétau*, qui fait naître ſept cent milliards d'hommes d'un ſeul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cens ans.

Charles XII leva le cinquiéme homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur Hollandais, ſans répondre de rien, parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

CALCUL DE LA VIE.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cens enfans il en reſte au bout
d'un an environ - - - - - - - - - - - - - - 560.
au bout de dix ans - - - - - - - - - - - - 445.
au bout de vingt ans - - - - - - - - - - - 405.
à quarante ans - - - - - - - - - - - - - - 300.
à ſoixante ans - - - - - - - - - - - - - - 190.
au bout de quatre-vingt ans - - - - - - - - 50.
à quatre-vingt dix ans - - - - - - - - - - - 5.
à cent ans perſonne. - - - - - - - - - - -

Par-là on voit que de ſept cens enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt dix ans. Sur cent quarante il n'y a qu'une ſeule chance; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt dix ans; & ſur un bien plus grand nombre encor que l'on peut eſpérer de vivre un ſiécle. Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouïr d'aucun plaiſir de la vie; à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons, ni les couleurs, à ne connaître ni jouïſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre batiſés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cent mille habitans. Il

eſt

eſt très rare d'y trouver à la fois ſept centénaires ; & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpèce humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, ſelon les meilleurs obſervateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à ſix mois, les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-ſix, quelques-uns à ſoixante ; trois ou quatre octogénaires ſans dents & ſans yeux meurent après avoir ſouffert quatre-vingt ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté ſon fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'eſt que trop vrai, il eſt avantageux à un état bien adminiſtré, & qui a des fonds en réſerve, de conſtituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille, y gagnent conſidérablement, chaque année la ſomme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un état obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court ; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts, c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul

ſoulagement pendant quatre-vingt ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule ; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante ; & qu'il y a preſque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingt ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'état puiſſe faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus longtems que les autres hommes ; de quoi les payeurs ſont aſſez fachés. La raiſon en eſt peut-être, que ces rentiers ſont pour la plûpart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués : des bénéficiers, des célibataires uniquement occupés d'eux-mèmes, vivant en gens qui veulent vivre longtems. Ils diſent : ſi je mange trop, ſi je fais un excès, le roi ſera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer : cela les arrète : ils ſe met-

tent au régime ; ils végétent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire, qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on batise, ils font toûjours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse ; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet, on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles ; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

AGRICULTURE.

IL n'est pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre aussi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre devaient nécessairement mourir & pourir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois

jours; ils l'auraient vu très ſain ; un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux envelopes, ſes feuilles. Cependant, c'était aſſez que quelque philoſophe Grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât. Et cette erreur, la plus grande de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Les trois quarts de la terre ſe paſſent de notre froment, ſans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes ſavaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en ſeraient effrayés.

DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il ſerait difficile d'ajouter à ce qui eſt dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *agriculture*, *grain*, *ferme*, &c. Je remarquerai ſeulement qu'à l'article *grain*, on ſuppoſe toûjours que le maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la *Dixme royale*. C'eſt une erreur

dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déja dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'aviſa d'abord d'imprimer „ la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament* „ *politique du maréchal de Vauban.* Ce *Bois-* „ *Guilbert*, auteur du *Détail de la France* „ en deux volumes, n'était pas ſans mérite, „ il avait une grande connaiſſance des finan- „ ces du royaume ; mais la paſſion de cri- „ tiquer toutes les opérations du grand *Col-* „ *bert*, l'emporta trop loin ; on jugea que c'é- „ tait un homme fort inſtruit qui s'égarait „ toûjours, un feſeur de projets qui exagé- „ rait les maux du royaume, & qui propo- „ ſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès „ de ce livre auprès du miniſtère, lui fit pren- „ dre le parti de mettre ſa *Dixme royale* à „ l'abri d'un nom reſpecté. Il prit celui du „ maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux „ choiſir. Preſque toute la France croit en- „ cor que le projet de la *Dixme royale* eſt „ de ce maréchal ſi zélé pour le bien public ; „ mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* ſe don- „ ne à lui-même dans la préface, le trahiſ- „ ſent ; il y loue trop ſon livre du *Détail de* „ *la France* ; il n'était pas vraiſemblable que „ le maréchal eût donné tant d'éloges à un

„ livre rempli de tant d'erreurs ; on voit
„ dans cette préface un père qui loue ſon
„ fils, pour faire recevoir un de ſes bâtards."

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toûjours le prétendu *teſtament politique de Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gratien de Courtils.* Quelques ignorans citent encor les *teſtamens politiques* du roi d'Eſpagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle.* On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin.*

[V]oyez article [A]*na*, Anecdotes.

L'Encyclopédie à l'article *Grain*, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & déſavantages de la Grande-Bretagne* ; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des pro-
„ vinces de la France, on trouve que non-
„ ſeulement pluſieurs de ſes terres reſtent

„ en friche, qui pouraient produire des
„ bleds & nourrir des beſtiaux ; mais que les
„ terres cultivées ne rendent pas à beaucoup
„ près à proportion de leur bonté, parce
„ que le laboureur manque de moyens pour
„ les mettre en valeur.

„ Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que
„ j'ai remarqué dans le *Gouvernement de*
„ *France* un vice dont les conſéquences ſont
„ ſi étendues, & j'en ai félicité ma patrie ;
„ mais je n'ai pu m'empêcher de ſentir en
„ même tems combien formidable ſerait de-
„ venue cette puiſſance, ſi elle eût profité
„ des avantages que ſes poſſeſſions & ſes hom-
„ mes lui offraient. *O ſua ſi bona norint !* "

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un Français qui, en feſant parler un Anglais, a cru lui devoir faire bénir DIEU de ce que les Français lui paraiſſent pauvres ; mais qui en même tems ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches, & en s'écriant avec Virgile, *ô s'ils connaiſſaient leurs biens !* Mais ſoit Français, ſoit Anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suiſſes.

DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion : „ Les Anglais essuiaient souvent de „ grandes chertés dont nous profitions par la „ liberté du commerce de nos grains, sous le „ règne de *Henri IV* & de *Louïs XIII*, & dans „ les premiers tems du règne de *Louïs XIV.* ”

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV.* La défense continua sous *Louïs XIII* & pendant tout le tems du règne de *Louïs XIV.* On ne put vendre son bled hors du royaume que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de *Louïs XV* plus éclairé, a rendu le commerce des bleds libre, avec les restrictions convenables dans les mauvaises années.

DE LA GRANDE ET PETITE CULTURE.

A l'article *Ferme*, qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me parait pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guères meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle.* La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a beſoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître; & c'eſt malheureuſement le cas où ſe trouvent pluſieurs pères de famille.

Le ſervice des bœufs eſt auſſi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait travailler plus de journées ſans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir; on ne les ferre point, leurs harnois ſont moins diſpendieux, on les revend, ou bien on les engraiſſe pour la boucherie; ainſi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine eſt à très bon marché, & c'eſt pourquoi il y a toûjours

quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ, pour le mettre en état d'être enfemencé.

L'art de défricher ne fe borne pas à cette méthode ufitée & toûjours néceffaire. Il confifte à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, fur laquelle il eft auffi inutile de femer que fur des rochers. Pour les terres marécageufes, ce n'eft que la pareffe & l'extrême pauvreté qu'il faut accufer, fi on ne les fertilife pas.

Les fols purement glaifeux ou de craïe, ou fimplement de fable, font rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un feul fecret, c'eft celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'eft une entreprife qui ne convient qu'à des hommes très riches ; le profit n'en peut égaler la dépenfe qu'après un très long tems, fi même elle peut jamais en approcher. Il faut quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaife, la fumer beaucoup, y reporter encor de la terre,

& ſurtout y ſemer des graines qui loin de dévorer le ſol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels eſſais; mais il n'appartiendrait qu'à un ſouverain de changer ainſi la nature d'un vaſte terrain en y feſant camper de la cavalerie, laquelle y conſommerait les fourages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépenſe ſe feſant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis ſur la nature. L'auteur de cet article a fait cet eſſai en petit, & a réuſſi.

Il en eſt d'une telle entrepriſe comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépenſe d'un canal ne ferait pas compenſée par les droits qu'il rapporterait, ce ſerait toûjours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépenſe de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre excéde le produit, l'exploitation eſt toûjours très utile: car l'argent dépenſé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré, eſt une richeſſe nouvelle & permanente. Quoiqu'on faſſe il faudra toûjours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ſes enfans qu'il y avait un tréſor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour

le chercher, & ils s'apperçurent que *le travail eſt un tréſor.*

La pierre philoſophale de l'agriculture ſerait de ſemer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maiſon ruſtique* enſeignent douze ſecrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des baſilics. La chimère de l'agriculture eſt de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le ſecret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire eſt d'avoir bien ſoin d'elle dans ſa groſſeſſe.

La méthode la plus ſûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, eſt de ſe ſervir du ſemoir. Cette manœuvre par laquelle on ſéme à la fois, on herſe & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois diſſipe le grain, & celui des oiſeaux qui le dévorent. C'eſt un avantage qui certainement n'eſt pas à négliger.

De plus la ſemence eſt plus réguliérement verſée & eſpacée dans la terre, elle a plus de liberté de s'étendre ; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le ſemoir ne convient ni à toutes ſortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que

le ſol ſoit uni & ſans cailloux, & il faut que le laboureur ſoit aiſé. Un ſemoir coûte; & il en coûte encor pour le r'habillement quand il eſt détraqué. Il exige deux hommes & un cheval; pluſieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'eſt-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout miniſtre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire ſuivant, quoiqu'il ſoit d'un jéſuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre miſſionaire, malgré la jalouſie de métier qui a toûjours éclaté entre eux. Il eſt entiérement conforme à toutes les rélations que nous avons de ce vaſte empire.

„ Au commencement du printems chinois,
„ c'eſt-à-dire dans le mois de Février, le
„ tribunal des mathématiques ayant eu ordre
„ d'examiner quel était le jour convenable
„ à la cérémonie du labourage, détermina le
„ 24 de la onziéme lune, & ce fut par le tri-
„ bunal des rites que ce jour fut annoncé
„ à l'emperéur dans un mémorial où le mê-
„ me tribunal des rites marquait ce que ſa

„ majefté devait faire pour fe préparer à
„ cette fète.

„ Selon ce mémorial, 1°. L'empereur doit
„ nommer les douze perfonnes illuftres qui
„ doivent l'accompagner & labourer après
„ lui; favoir, trois princes & neuf préfidens
„ des cours fouveraines. Si quelques-uns
„ des préfidens étaient trop vieux ou infir-
„ mes, l'empereur nomme fes affeffeurs pour
„ tenir leur place.

„ 2°. Cette cérémonie ne confifte pas feu-
„ lement à labourer la terre, pour exciter
„ l'émulation par fon exemple; mais elle
„ renferme encor un facrifice que l'empe-
„ reur comme grand pontife offre au *Chang-*
„ *ti*, pour lui demander l'abondance en fa-
„ veur de fon peuple. Or pour fe préparer
„ à ce facrifice, il doit jeûner & garder la
„ continence les trois jours précédens. *a*) La
„ même précaution doit être obfervée par
„ tous ceux qui font nommés pour accom-
„ pagner fa majefté, foit princes, foit au-
„ tres, foit mandarins de lettres, foit man-
„ darins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie, fa ma-
„ jefté choifit quelques feigneurs de la pre-
„ mière qualité, & les envoye à la falle de

a) Cela feul ne fuffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement Chinois eft athée?

„ ſes ancêtres, ſe proſterner devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient „ s'ils étaient encor en vie, *b)* que le jour „ ſuivant il offrira le grand ſacrifice.

„ Voilà en peu de mots ce que le mémorial du tribunal des rites marquait pour „ la perſonne de l'empereur. Il déclarait auſſi „ les préparatifs que les différens tribunaux „ étaient chargés de faire. L'un doit préparer ce qui ſert aux ſacrifices. Un autre doit „ compoſer les paroles que l'empereur récite „ en faiſant le ſacrifice. Un troiſiéme doit „ faire porter & dreſſer les tentes ſous leſquelles l'empereur dînera, s'il a ordonné „ d'y porter un repas. Un quatriéme doit „ aſſembler quarante ou cinquante vénérables „ vieillards, laboureurs de profeſſion, qui „ ſoient préſens, lorſque l'empereur laboure la terre. On fait venir auſſi une quarantaine de laboureurs plus jeunes pour „ diſpoſer la charrue, atteler les bœufs, & „ préparer les grains qui doivent être ſemés. „ L'empereur ſéme cinq ſortes de grains, „ qui ſont cenſés les plus néceſſaires à la „ Chine, & ſous leſquels ſont compris tous „ les autres, le froment, le ris, le millet, „ la fève, & une autre eſpèce de mil, qu'on „ apelle *cac-leang*.

b) Le proverbe dit: *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ Ce furent-là les préparatifs : le vingt-
„ quatriéme jour de la lune, ſa majeſté ſe
„ rendit avec toute la cour en habit de cé-
„ rémonie au lieu deſtiné à offrir au *Chang-ti*
„ le ſacrifice du printems, par lequel on le
„ prie de faire croître & de conſerver les biens
„ de la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant
„ que de mettre la main à la charrue.....

„ L'empereur ſacrifia, & après le ſacrifice
„ il deſcendit avec les trois princes & les
„ neuf préſidens qui devaient labourer avec
„ lui. Pluſieurs grands ſeigneurs portaient
„ eux-mêmes les coffres précieux qui ren-
„ fermaient les grains qu'on devait ſemer.
„ Toute la cour y aſſiſta en grand ſilence.
„ L'empereur prit la charrue, & fit en labou-
„ rant pluſieurs allées & venues : lorſqu'il
„ quitta la charrue, un prince du ſang la
„ conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi du
„ reſte.

„ Après avoir labouré en différens en-
„ droits, l'empereur ſema les différens
„ grains. On ne laboure pas alors tout le
„ champ entier, mais les jours ſuivans les
„ laboureurs de profeſſion achèvent de le
„ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-qua-
„ tre anciens laboureurs, & quarante-deux
„ plus jeunes. La cérémonie ſe termina par
„ une récompenſe que l'empereur leur fit
„ donner. . . . .

A

A cette rélation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puisqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur *Yontchin.* Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingt vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitiéme ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

Poſtcript.

J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables; mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs Pariſiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-ſeulement ne payerait pas un ſeul des fraix de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puiſſe donner un

léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cent pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique! (Voyez l'article *Bled ou Blé.*)

AIR.

ON compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complette de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre? Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on raisonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellèrent l'envelope qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes?

Les philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air, diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échapent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver, eſt entouré d'un atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe ne l'eſt, de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échapent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toûjours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'éten-

due & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerein quand elles ſont aſſez hautes & aſſez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſouphre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échapent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur: & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent, pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu-à-peu, cache insensiblement les montagnes, & s'élève au-dessus d'elles. Comment, si l'air existait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente-deux pieds cubes; donc il ne pourait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les mers;

puifque ces mers ne montent jamais à la trentiéme partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervefcence des tempêtes.

L'air eft élaftique, nous dit-on: mais les vapeurs de l'eau feule le font fouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'*élément de l'air* preffé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite diftance; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiffe dire de même des vapeurs du globe; elles pèfent comme lui, s'infinuent comme lui, allument le feu par leur foufle, fe dilatent, fe condenfent de même.

Ce fyftème femble avoir un grand avantage fur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raifon de ce que l'atmofphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus; au lieu que fi on admet l'air, on ne trouve nulle raifon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embrafferait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faffe contre le fyftème des exhalaifons du globe, eft, qu'elles perdent leur élafticité dans la pompe à feu quand elles font refroidies, au lieu que l'air eft, dit-on, toûjours élaftique; mais premiérement il n'eft pas vrai que

l'élasticité de l'air agisse toûjours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre, & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevassent & n'éclatassent en cent morceaux, si cet air qu'on suppose être dans eux, conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement, selon ces philosophes, aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on se méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs séches & élastiques pour nourrir sa flamme, qu'elle s'éteint sans leur secours, ou quand ces vapeurs sont trop grasses, trop sulphureuses, trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilenciel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elle portent avec elles des parties de souphre, de vitriol, d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *l'air est pur dans ce canton*, cela signifie : *ce canton n'est point marécageux*; il n'a ni plantes ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine, ce sont les eaux croupissantes, ce sont

les anciens canaux, qui creusés sous terre de tous côtés, sont devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Frescati, ce n'est plus le même terrain, ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Frescati ? Il se chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes, & n'en trouvant pas à Frescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois, puisque ces exhalaisons existent, puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme ; le vent dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare ; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce crystal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs séches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase ? L'air, dites-vous, est purifié après une pluye. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se

ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes rendues à la terre, laiſſent les plus ſéches & les plus fines au deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très ſpécieuſes & qui peuvent au moins faire naître des doutes ; mais ces doutes céderont toûjours à l'opinion commune. On n'a déja pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toûjours *l'élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toûjours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toûjours, *l'air eſt doux*, *l'air eſt ſerein*, & jamais *les vapeurs ſont douces*, *ſont ſereines*.

ALCHIMISTE.

CET *Al* emphatique met l'alchimiſte autant au deſſus du chimiſte ordinaire, que l'or qu'il compoſe eſt au deſſus des autres métaux. L'Allemagne eſt encor pleine de gens qui cherchent la pierre philoſophale, com-

me on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelquès personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louïs de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince souverain de Sédan, vers l'an 1620. „ Vous n'avez pas, lui dit-„ il, une souveraineté proportionnée à votre „ grand courage. Je veux vous rendre plus „ riche que l'empereur. Je ne puis rester que „ deux jours dans vos états; il faut que j'aille „ tenir à Venise la grande assemblée des frè-„ res. Gardez seulement le secret; envoyez „ chercher de la litharge chez le premier „ apoticaire de votre ville. Jettez-y un „ grain seul de la poudre rouge que je vous „ donne; mettez le tout dans un creuset, & „ en moins d'un quart d'heure vous aurez „ de l'or. "

Le prince fit l'opération, & la réïtéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme

avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaires de Sédan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains; & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine, de trente-ſept mille cinq cent marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il falait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui falait de la monnoie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ſes deſirs & dans ſa dépenſe; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuiſé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus ſon philoſophe; & en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en ar-

gent; car elle demande deux chofes qui ne font guère en notre pouvoir, c'eft d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encor des philofophes qui croyent aux tranfmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée a dépofé le fable dont elle était chargée, & que ce fable rapprochant fes parties eft devenu une petite pierre friable qui n'eft précifément que le fable qui était dans l'eau.

On doit fe défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'avanture qui s'eft paffée de nos jours, & qui eft racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

„ Il faudrait avoir toûjours devant les „ yeux ce proverbe efpagnol : *De las cofas* „ *mas feguras la mas fegura es dudar.* Quand „ on a fait une expérience, le meilleur parti „ eft de douter longtems de ce qu'on a vu & „ de ce qu'on a fait.

„ En 1753 un chimifte Allemand d'une „ petite province voifine de l'Alface crut, „ avec apparence de raifon, avoir trouvé le „ fecret de faire aifément du falpêtre, avec le- „ quel on compoferait la poudre à canon à „ vingt fois meilleur marché & beaucoup plus „ promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet

„ de cette poudre, il en donna au prince son
„ souverain qui en fit usage à la chasse. Elle
„ fut jugée plus fine & plus agissante que
„ toute autre. Le prince, dans un voyage
„ à Versailles, donna de la même poudre
„ au roi, qui l'éprouva souvent & en fut
„ toûjours également satisfait. Le chimiste
„ était si sûr de son secret qu'il ne voulut
„ pas le donner à moins de dix-sept cent
„ mille francs payés comptant, & le quart
„ du profit pendant vingt années. Le mar-
„ ché fut signé; le chef de la compagnie des
„ poudres, depuis garde du trésor-royal,
„ vint en Alzace de la part du roi, accom-
„ pagné d'un des plus fameux chimistes de
„ France. L'Allemand opéra devant eux au-
„ près de Colmar, & il opéra à ses propres
„ dépens. C'était une nouvelle preuve de sa
„ bonne-foi. Je ne vis point les travaux;
„ mais le garde du trésor-royal étant venu
„ chez moi avec le chimiste, je lui dis que
„ s'il ne payait les dix-sept cent mille livres
„ qu'après avoir fait du salpêtre, il garde-
„ rait toûjours son argent. Le chimiste m'as-
„ sura que le salpêtre se ferait. Je lui répétai
„ que je ne le croyais pas. Il me demanda
„ pourquoi? C'est que les hommes ne font
„ rien, lui dis-je. Ils unissent & ils désu-
„ nissent; mais ils n'appartient qu'à la natu-
„ re de faire.

„ L'Allemand travailla trois mois entiers,

„ au bout desquels il avoua son impuissance.
„ Je ne peux changer la terre en salpêtre,
„ dit-il ; je m'en retourne chez moi chan-
„ ger du cuivre en or. Il partit, & fit de
„ l'or comme il avait fait du salpêtre. Quel-
„ le fausse expérience avait trompé ce pau-
„ vre Allemand, & le duc son maître, &
„ les gardes du trésor-royal, & le chimiste
„ de Paris, & le roi? La voici.

„ Le transmutateur Allemand avait vu un
„ morceau de terre imprégnée de salpêtre,
„ & il en avait extrait d'excellent avec lequel
„ il avait composé la meilleure poudre à ti-
„ rer ; mais il n'apperçut pas que ce petit
„ terrain était mêlé des débris d'anciennes ca-
„ ves, d'anciennes écuries, & des restes du
„ mortier des murs. Il ne considéra que la
„ terre, & il crut qu'il suffisait de cuire une
„ terre pareille, pour faire le salpêtre le
„ meilleur. "

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses, comme des piéces de théâtre ; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.



ALCORAN,

OU PLUTOT

LE KORAN.

CE livre gouverne defpotiquement toute l'Afrique feptentrionale, du mont Atlas au défert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan Ethiopien dans l'efpace de fix cent lieues, la Syrie, l'Afie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Cafpienne, excepté le royaume d'Aftracan, tout l'empire de l'Indouftan, toute la Perfe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bofnie, toute la Grèce, l'Epire, & prefque toutes les ifles jufqu'au petit détroit d'Otrante, où finiffent toutes ces immenfes poffeffions.

Dans cette prodigieufe étendue de pays il n'y a pas un feul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres facrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaiffent le *Koran*. Nous nous en fefons prefque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables favans.

Voici les premières lignes de ce livre.

„ Louanges à DIEU, le ſouverain de tous „ les mondes; au DIEU de miſéricorde, au „ ſouverain du jour de la juſtice; c'eſt toi „ que nous adorons, c'eſt de toi ſeul que „ nous attendons la protection. Conduis-„ nous dans les voies droites, dans les voies „ de ceux que tu as comblés de tes graces, „ non dans les voies des objets de ta colère, „ & de ceux qui ſe ſont égarés. "

Telle eſt l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui ſelon le ſavant *Salles* ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient *Alla*, *Latif*, *Magid*, DIEU, *la Grace*, *la Gloire*.

Mahomet continue, & c'eſt DIEU lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots.

„ Ce livre n'admet point le doute, il eſt „ la direction des juſtes qui croyent aux pro-„ fondeurs de la foi, qui obſervent les tems „ de la prière, qui répandent en aumônes „ ce que nous avons daigné leur donner, „ qui ſont convaincus de la révélation deſ-„ cendue juſqu'à toi, & envoyée aux pro-„ phètes avant toi. Que les fidèles ayent une „ ferme aſſurance dans la vie à venir; qu'ils „ ſoient dirigés par leur ſeigneur, & ils ſe-„ ront heureux.

„ A l'égard des incrédules il eſt égal pour eux

que

„ que tu les avertiſſes ou non ; ils ne croyent
„ pas ; le ſceau de l'infidélité eſt ſur leur
„ cœur & ſur leurs oreilles ; les ténèbres
„ couvrent leurs yeux ; la punition terrible
„ les attend.

„ Quelques-uns diſent, nous croyons en
„ DIEU & au dernier jour ; mais au fond
„ ils ne ſont pas croyans. Ils imaginent
„ tromper l'Eternel ; ils ſe trompent eux-
„ mêmes ſans le ſavoir ; l'infirmité eſt dans
„ leur cœur, & DIEU même augmente cette
„ infirmité, &c. "

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. Et en effet, l'Alcoran paſſe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſotiſes qui n'y furent jamais. (*Voyez l'article Arot & Marot.*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans, que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guères répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti ; ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient

toutes efclaves par les loix de l'Alcoran; qu'elles ne poffédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eft d'une fauffeté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il fuffifait pourtant de lire le fecond & le quatriéme fura *a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les loix fuivantes; elles font traduites également par *Du Rier* qui demeura longtems à Conftantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Salles* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

RÉGLEMENS DE MAHOMET SUR LES FEMMES.

I.

" N'époufez de femmes idolâtres que quand
" elles feront croyantes. Une fervante mufulmane vaut mieux que la plus grande dame idolâtre.

II.

„ Ceux qui font vœu de chafteté ayant des femmes, attendront quatre mois pour fe déterminer.

„ Les femmes fe comporteront envers leurs maris comme leurs maris envers elles.

a) En comptant l'introduction pour un chapitre.

III.

„ Vous pouvez faire un divorce deux fois
„ avec votre femme ; mais à la troiſiéme, ſi
„ vous la renvoyez, c'eſt pour jamais ; où
„ vous la retiendrez avec humanité, ou vous
„ la renverrez avec bonté. Il ne vous eſt pas
„ permis de rien retenir de ce que vous lui
„ avez donné.

IV.

„ Les honnêtes femmes ſont obéiſſantes
„ & attentives, même pendant l'abſence de
„ leurs maris. Si elles ſont ſages, gardez-vous
„ de leur faire la moindre querelle ; s'il en
„ arive une, prenez un arbitre de votre
„ famille & un de la ſienne.

V.

„ Prenez une femme, ou deux, ou trois,
„ ou quatre, & jamais davantage. Mais dans
„ la crainte de ne pouvoir agir équitable-
„ ment envers pluſieurs, n'en prenez qu'une.
„ Donnez-leur un douaire convenable ; ayez
„ ſoin d'elles, ne leur parlez jamais qu'avec
„ amitié.

VI.

„ Il ne vous eſt pas permis d'hériter de
„ vos femmes contre leur gré, ni de les em-
„ pêcher de ſe marier à d'autres après le di-

„ vorce pour vous emparer de leur douaire,
„ à moins qu'elles n'ayent été déclarées cou-
„ pables de quelque crime.

„ Si vous voulez quitter votre femme pour
„ en prendre une autre, quand vous lui au-
„ riez donné la valeur d'un talent en maria-
„ ge, ne prenez rien d'elle.

VII.

„ Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves,
„ mais il eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

„ Une femme renvoyée eſt obligée d'al-
„ laiter ſon enfant pendant deux ans, & le
„ père eſt obligé pendant ce tems-là de don-
„ ner un entretien honnête ſelon ſa condi-
„ tion. Si on ſèvre l'enfant avant deux ans,
„ il faut le conſentement du père & de la
„ mère. Si vous êtes obligé de le confier à
„ une nourice étrangère, vous la payerez
„ raiſonnablement."

En voila ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul DIEU. Ces ſeules paroles du ſura 122, DIEU *eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt*

point engendré, *rien n'eſt ſemblable à lui :* Ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encor plus que ſon épée.

Au reſte, cet Alcoran dont nous parlons, eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de loix très bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encor ſuivies ſans avoir été jamais affaiblies ou changées par des interprètes mahometans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les poëtes de la Mecque, mais ſurtout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats qui donnèrent décret de priſe de corps contre lui, comme duement atteint & convaincu d'avoir dit, qu'il falait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe feſait aider dans la compoſition de ſes feuilles, tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien ; ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui feſait

les ſermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait, *allons entendre les travaux d'*Hercule.

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſotiſe qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

„ Quand tu lis le Koran adreſſe toi à DIEU, „ afin qu'il te préſerve de *Satan*. .... il n'a „ de pouvoir que ſur ceux qui l'ont pris „ pour maître, & qui donnent des compa- „ gnons à DIEU.

„ Quand je ſubſtitue dans le Koran un „ verſet à un autre (& DIEU ſait la raiſon „ de ces changemens), quelques infidèles di- „ ſent, *tu as forgé ces verſets*, mais ils ne ſa- „ vent diſtinguer le vrai d'avec le faux : di- „ tes plutôt que l'eſprit ſaint m'a apporté ces „ verſets de la part de DIEU avec la vé- „ rité. ..... D'autres diſent plus maligne- „ ment, il y a un certain homme qui tra- „ vaille avec lui à compoſer le Koran ; mais „ comment cet homme à qui ils attribuent „ mes ouvrages pourait-il m'enſeigner, puiſ- „ qu'il parle une langue étrangère, & que „ celle dans laquelle le Koran eſt écrit, eſt „ l'arabe le plus pur ? ”

Celui qu'on prétendait travailler avec *Mahomet* était un Juif nommé *Benſalen*, ou *Benſalon*. Il n'eſt guères vraiſemblable qu'un

[V]oyez [l']Alcoran [d]e *Salles*, [p]ag. 223.

Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croyent éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le triomphe de la Croix* ; & dans ce triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt jansénisme ; car le fond de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

ALEXANDRE.

IL n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves & pour détruire les fables historiques, physiques &

morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur *Alexandre*, qui dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'yvreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police *la Reinie* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre :

Heureux ſi de ſon tems pour de bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites maiſons.
. . . .
Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête & ſes lauriers.

Cette requête préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe ni ſelon la coutume de Paris, ni ſelon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invaſions des Perſes, il n'avait fait que ſon devoir en détruiſant leur empire; & qu'ayant toûjours

joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit, ni d'être pendu, & qu'en tout cas il apellait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons, & qu'il était d'un très sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Égypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute ; mais il semble qu'il ne falait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai* DIEU, *en refusant des vivres à* Alexandre, *parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à* Darius. On sait assez que les Juifs s'étaient toûjours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions : car un Juif ne devait servir sous aucun roi prophane.

S'ils refusèrent imprudemment les contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de *Darius*, il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres ; leurs

livres ne ſont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réïtérées de ſecouer le joug.

S'ils refuſèrent d'abord les contributions, c'eſt que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encor aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très faux que les Juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai* DIEU, comme le dit *Rollin.* Les Samaritains adoraient le même DIEU, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſhiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſhiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

Alexandre après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent; car on n'appaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaiſa; ils demeurèrent ſujets d'*Alexandre* ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cens ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'hiſtorien romancier, exagérateur, *Flavien Joſeph*, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. *Rollin* dit donc, après *Joſeph*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant proſterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé ſur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, ſe proſterna à ſon tour & adora *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaiſſait *Jaddus* depuis longtems, qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Aſie, conquête à laquelle il ne penſait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'avait aſſuré que ſon DIEU marcherait à la tête des Grecs, & que ce ſerait le DIEU des Juifs qui le rendrait victorieux des Perſes.

Ce conte de vieille ſerait bon dans l'hiſtoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le Diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entrepriſe très utile à la jeuneſſe qu'une *hiſtoire ancienne* bien rédigée ; il eût été à ſouhaiter qu'on ne l'eût point

gâtée quelquefois par de telles abſurdités. Le conte de *Jaddus* ſerait reſpectable, il ſerait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres ſacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il eſt très permis d'en faire ſentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait ſoumis la partie des Indes qui eſt en deçà du Gange, & qui était tributaire des Perſes. Monſieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voiſins, & qui avait appris non-ſeulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue ſacrée, nous aſſure que leurs annales atteſtent l'invaſion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnérent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toûjours quelques forteresſes ſur cette frontière.

Enſuite *Alexandre* deſcendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'*Alexandre* un ſeul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appellé de leur propre nom une ſeule ville,

un ſeul prince Aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru deshonorer la langue grecque s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monſieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus*, ni de *Taxile*; en effet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encor des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les ayent flattés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'ayent adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſeph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife Juif, *Plutarque* qui écrivit longtems après *Joſeph* paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encor ſur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut ſe faire adorer, non-ſeulement par les Perſes, mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'Alexandre, les Perſes, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des ſacrifices, lui élever des autels & des temples, il eſt clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perſes, on le ſaluât à la perſanne, qu'on ſe proſternât devant lui dans certaines occaſions; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perſe tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très raiſonnable & de très commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux aux rois dans leurs lits de juſtice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On ſert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Pluſieurs rois de l'Europe ſont ſervis à genoux à leur ſacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchiſſent les genoux devant les colaos d'un ordre ſupérieur; on adore le pape, on lui baiſe le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le ſens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainſi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'eſt fondé que ſur une équivoque. (Voyez *Abus des mots.*)

C'eſt *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, qui ſe

fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y eut des prêtres d'*Auguſte*. *Horace* lui dit poſitivement :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilège d'adoration ; & il n'eſt point dit qu'on en murmurât.

Les contradictions ſur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſurtout ceux qu'on appelle *héros*, ſont ſouvent très différens d'eux-mêmes ; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns diſent que *Calliſthène* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut longtems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, ſi vous pouvez.

Il y a des avantures que *Quinte-Curce* ſuppoſe être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre ; & ces deux villes ſe trouvent éloignées de cinq cent lieues. *Alexandre* ſaute tout armé & tout ſeul du haut d'une muraille dans une ville qu'il aſſiégeait ; elle était auprès du Candahar ſelon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus ſuivant *Plutarque*.

Quand il eſt arrivé ſur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cent milles d'un endroit à l'autre) il fait ſaiſir dix philoſophes Indiens, que les Grecs apellaient *Gymnoſophiſtes*, & qui étaient nuds comme des ſinges. Il leur propoſe des queſtions dignes du *Mercure galant de Viſé*, leur promettant bien ſérieuſement que celui qui aurait le plus mal répondu, ſerait pendu le premier, après quoi les autres ſuivraient en leur rang.

Cela reſſemble à *Nabucodonoſor* qui voulait abſolument tuer ſes mages, s'ils ne devinaient pas un de ſes ſonges qu'il avait oublié ; ou bien au calife des *Mille & une nuits* qui devait étrangler ſa femme dès qu'elle aurait fini ſon conte. Mais c'eſt *Plutarque* qui rapporte cette ſotiſe, il faut la reſpecter ; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoiſonnement d'*Alexandre* par *Ariſtote* ; car *Plutar-*

Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Ariſtote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie ; que cette eau était ſi froide qu'elle tuait ſur le champ ceux qui en buvaient : qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet ; qu'elle arriva toute fraiche à Babilone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de ſix jours d'une fiévre continue.

Il eſt vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'eſt qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perſe par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Aſie, de la Grèce, de l'Égypte, & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant ſe moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en eût fait autant en ſi peu d'années. Voyez l'article *Hiſtoire.*

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre*, & par ſes capitaines qui devinrent autant de

rois. Ces villes ſont autant de monumens de gloire, bien ſupérieurs aux ſtatues que la ſervitude érigea depuis au pouvoir; mais la ſeule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémiſphère par ſa grandeur & ſes richeſſes, eſt celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. On ſait aſſez que la moitié de cette ville eſt dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'exiſte plus.

La ville fut toûjours très floriſſante ſous les *Ptolomées* & ſous les Romains. Elle ne dégénéra point ſous les Arabes: les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reſte de l'Égypte, ne la laiſſèrent point dépérir. Les Turcs même lui conſervèrent un reſte de grandeur; elle ne tomba que lorſque le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea une ſeconde fois le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé.

Ce qui eſt à remarquer dans les Alexandrins ſous toutes les dominations, c'eſt leur induſtrie jointe à la légéreté; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur eſprit contentieux & querelleur avec peu de courage; leur ſuperſtition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs & de Juifs, qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduiſit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conſéquent celui de la diſpute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainſi qu'ils en avaient un autre à Bubaſte; ils y traduiſirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles; les animoſités furent ſi vives entre les Égyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les Chrétiens, qu'ils s'accuſaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur, & ces querelles n'étaient pas ſon moindre revenu. Les ſéditions mêmes furent fréquentes & ſanglantes. Il y en eut une ſous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalouſie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le chriſtianiſme que les *Panthènes*, les *Origènes*, les *Cléments*, avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un eſprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Égyptiens. L'avidité du gain l'emporta ſur la religion, & tous les habitans diviſés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'eſt le ſujet de cette fameuſe lettre de l'empereur *Adrien* au conſul *Servianus*, rapportée par *Vopiſcus*.

Tom. II. pag. 406.

„ J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant, mon cher *Servien*; je la ſais toute „ entière par cœur; cette nation eſt légère, „ incertaine, elle vole au changement. Les „ adorateurs de *Sérapis* ſe font chrétiens; „ ceux qui ſont à la tête de la religion du „ CHRIST ſe font dévots à *Sérapis*. Il n'y a „ point d'archi-rabin Juif, point de Samaritain, point de prêtre chrétien qui ne ſoit „ aſtrologue ou devin, ou baigneur (c'eſt-à-dire entremetteur). Quand le patriarche „ Grec (*a*) vient en Égypte, les uns s'empreſſent auprès de lui pour lui faire adorer *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils ſont „ tous très ſéditieux, très vains, très querelleurs. La ville eſt commerçante, opulente, peuplée; perſonne n'y eſt oiſif; les uns „ y ſouflent le verre, les autres fabriquent le „ papier. Ils ſemblent être de tout métier, „ & en ſont en effet. La goutte aux pieds & „ aux mains même ne les peut réduire à l'oiſiveté. Les aveugles y travaillent; l'ar-

(*a*) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec*; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myſtères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaitre le mot *de patriarche* qu'au cinquième ſiécle. Les Romains, les Égyptiens, les Juifs ne connaiſſaient point ce titre.

„ gent eſt un dieu que les Chrétiens, les
„ Juifs & tous les hommes ſervent égale-
„ ment. "

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Coſ. V.

Ægyptum quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ momenta volitantem. Illi qui Serapin colunt, chriſtiani ſunt; & devoti ſunt Serapi, qui ſe CHRISTI epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo chriſtianorum presbyter, non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe ille patriarcha quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum. Civitas opulenta, dives, fœcunda, in quâ nemo vivit otioſus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuſcunque artis & videntur & habentur. Podagroſi quod agant habent;

cœci quod faciant ; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré partout ; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès longtems partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes ; il en est même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

La philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louïs XIV*, lorsqu'il prit les rênes de l'état, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses con-

tinuelles des corſaires de Barbarie. Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'eſprit d'ordre qu'il mit dans ſa cour, dans les finances & dans les affaires; il eut je ne ſais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuſes & éclatantes, qui tenaient même un peu du romaneſque.

Voy l'expédition de Gigeri par Pe ſon.

L'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ſes pirateries, était peut-être de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII*, & le cardinal *Mazarin* avant ſa mort lui avait inſpiré ce deſſein. Il avait même longtems balancé s'il irait à cette expédition en perſonne à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas aſſez de vaiſſeaux pour exécuter une ſi grande entrepriſe, ſoit par lui-même, ſoit par ſes généraux. Elle fut infructueuſe & devait l'être. Du moins elle aguerrit ſa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les ſecours déſintéreſſés donnés aux Vénitiens aſſiégés dans Candie, & aux Allemands preſſés par les armes Ottomanes à St. Gotthard.

Les détails de cette expédition d'Afrique ſe perdent dans la foule des guerres heureuſes ou malheureuſes, faites avec politique ou avec

imprudence, avec équité ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occaſion des pirateries d'Alger.

„ Il eſt triſte, Monſieur, qu'on n'ait point „ écouté les propoſitions de l'ordre de Mal- „ the, qui offrait, moiennant un ſubſide mé- „ diocre de chaque état chrétien, de délivrer „ les mers des pirates d'Alger, de Maroc & „ de Tunis. Les chevaliers de Malthe feraient „ alors véritablement les défenſeurs de la „ chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement „ que deux vaiſſeaux de cinquante canons, „ & cinq d'environ quarante; quatre de tren- „ te. Le reſte ne doit pas être compté.

„ Il eſt honteux qu'on voye tous les jours „ leurs petites barques enlever nos vaiſſeaux „ marchands dans toute la Méditerranée. Ils „ croiſent même juſqu'aux Canaries & juſ- „ qu'aux Açores.

„ Leurs milices compoſées d'un ramas de „ nations, anciens Mauritaniens, anciens „ Numides, Arabes, Turcs, Nègres même, „ s'embarquent preſque ſans équipage ſur des „ chebeks de dix-huit à vingt piéces de ca- „ non; ils infeſtent toutes nos mers com- „ me des vautours qui attendent une proie. „ S'ils voyent un vaiſſeau de guerre ils s'en- „ fuyent; s'ils voyent un vaiſſeau marchand „ ils s'en emparent; nos amis, nos parens, „ hommes & femmes deviennent eſclaves;

„ & il faut aller fupplier humblement les
„ barbares de daigner recevoir notre argent
„ pour nous rendre leurs captifs.

„ Quelques états chrétiens ont la honteufe,
„ prudence de traiter avec eux, & de leur
„ fournir des armes avec lefquelles ils nous dé-
„ pouillent. On négocie avec eux en mar-
„ chands, & ils négocient en guerriers.

„ Rien ne ferait plus aifé que de répri-
„ mer leurs brigandages; on ne le fait pas.
„ Mais que de chofes feraient utiles & aifées
„ qui font négligées abfolument! La nécef-
„ fité de réduire ces pirates eft reconnue dans
„ les confeils de tous les princes, & perfon-
„ ne ne l'entreprend. Quand les miniftres
„ de plufieurs cours en parlent par hazard
„ enfemble, c'eft le confeil tenu contre les
„ chats.

„ Les religieux de la rédemption des cap-
„ tifs font la plus belle inftitution monafti-
„ que; mais elle eft bien honteufe pour
„ nous. Les royaumes de Fez, Alger, Tunis,
„ n'ont point de *Marabous de la rédemption*
„ *des captifs.* C'eft qu'ils nous prennent beau-
„ coup de chrétiens, & nous ne leur pre-
„ nons guères de mufulmans.

„ Ils font cependant plus attachés à leur
„ religion que nous à la nôtre. Car jamais
„ aucun Turc, aucun Arabe ne fe fait chré-
„ tien; & ils ont chez eux mille renégats
„ qui même les fervent dans leurs expédi-

„ tions. Un Italien nommé *Pelégini* était en
„ 1712 général des galères d'Alger. Le mi-
„ ramolin, le bey, le dey, ont des chré-
„ tiennes dans leurs ferrails; & nous n'avons
„ eu que deux filles Turques qui ayent eu
„ des amans à Paris.

„ La milice d'Alger ne confifte qu'en dou-
„ ze mille hommes de troupes réglées, mais
„ tout le refte eft foldat, & c'eft ce qui rend
„ la conquête de ce pays fi difficile. Cepen-
„ dant les Vandales les fubjuguèrent aifé-
„ ment, & nous n'ofons les attaquer. &c.

ALMANACH.

IL eft peu important de favoir fi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne favaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aftronomes, & qui connaiffaient un peu le cours des aftres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obfervation.

Qu'un Philofophe Indien embarqué à Meliapour vienne à Bayonne; je fuppofe que ce philofophe a du bon fens, ce qui eft rare, dit-on, chez les favans de l'Inde; je fup-

pofe qu'il eft défait des préjugés de l'école, ce qui était rare partout il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aftres; je fuppofe qu'il rencontre un fot dans nos climats, ce qui ne ferait pas fi rare.

Notre fot pour le mettre au fait de nos arts & de nos fciences, lui fait préfent d'un almanach de Liége compofé par *Matthieu Lansberge*, & du *Meſſager boiteux* d'*Antoine Souci* aftrologue & hiftorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il fe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des fignes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préfide aux feffes, le bêlier à la tête, les poiffons aux pieds, ainfi du refte.

Chaque jour de la lune vous enfeigne quand il faut prendre du baume de vie du Sr. *Le Lievre*, ou des pilules du Sr. *Keyfer*, ou vous pendre au col un fachet de l'apoticaire *Arnoud*, vous faire faigner, vous faire couper les ongles, fevrer vos enfans, planter, femer, aller en voyage, ou chauffer des fouliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à fon conducteur qu'il ne prendra pas de fes almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui faffe voir quelques-unes de nos

cérémonies réprouvées de tous les ſages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle; le voyageur qui verra ces momeries ſuivies d'une danſe de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui ſont aſſez plaiſans, & qui ne ſont pas abſolument cruels. Il mandera au préſident du grand collège de Bénarès que nous n'avons pas le ſens commun, mais que ſi ſa paternité veut envoyer chez nous des perſonnes éclairées & diſcrétes, on poura faire quelque choſe de nous moiennant la grace de DIEU.

C'eſt ainſi précisément que nos premiers miſſionnaires, & ſurtout *St. François Xavier*, en uſèrent avec les peuples de la preſqu'iſle de l'Inde. Ils ſe trompèrent encor plus lourdement ſur les uſages des Indiens, ſur leurs ſciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'eſt une choſe très curieuſe de lire les rélations qu'ils écrivirent. Toute ſtatue eſt pour eux le diable; toute aſſemblée eſt un ſabbat; toute figure ſimbolique eſt un taliſman; tout bracmane eſt un ſorcier; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante*. Ils ajoutent par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-

près que chaque nation a jugé non-feulement des peuples éloignés, mais de fes voifins.

Les Chinois paffent pour les plus anciens faifeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eft d'envoyer fon calendrier à fes vaffaux & à fes voifins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ferait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre comme on la fefait en Europe aux feigneurs qui refufaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conftellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté: mais s'ils ont une aftronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reffemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions, & par les fecrets pour la fanté dont ils farciffent leur almanach impérial. Ils divifent le jour en dix mille minutes, & favent à point nommé quelle minute eft favorable ou funefte. Lorfque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miffionnaires jéfuites de faire l'almanach, ils s'en excufèrent d'abord, dit-on, fur les fuperftitions extravagantes dont il faut le remplir. *Je crois beaucoup moins que vous aux fuperftitions*, leur dit l'empereur, *faites-moi feule-*

Voyez *du Halde & Parennin.*

ment un bon calendrier, & laiſſez mes ſavans y mettre toutes leurs fadaiſes.

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, ſe moque des Chinois, qui voyent, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il eſt très vraiſemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque meſſager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays à ſes ſotiſes. Toute l'antiquité a fait coucher le ſoleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort longtems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un reſervoir d'eau. Il n'y a pas bien long tems qu'on ſait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve ſouvent dans la campagne, eſt un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de perſonne. Songeons que les Chinois avaient des aſtrolabes & des ſphères avant que nous ſuſſions lire; & que s'ils n'ont pas pouſſé fort loin leur aſtronomie, c'eſt par le même reſpect pour les anciens que nous avons eu pour *Ariſtote*.

Il eſt conſolant de ſavoir que le peuple Romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-deſſous de *Matthieu Lansberge* & du *Meſſager boiteux*, & des aſtrologues de la Chine,

juſqu'au tems où *Jules-Céſar* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appellons encor de ſon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoi qu'on ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois feſant trois cent quatre jours; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea comme on put, & qu'on corrigea ſi mal, que du tems de *Ceſar* les fètes d'été ſe célébraient en hyver. Les généraux Romains triomphaient toûjours; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout, il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hyver. Toutes les nations de l'empire Romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Égyptiens qui étaient en poſſeſſion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la diſtribution de leurs fètes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *Phaſé*

ou *Pascha* le quatorziéme jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rousse*; & cette époque arrivait souvent en Avril; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phasé*; la fète des cornets ou trompettes le premier jour de Juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand sabath sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore & qu'il a falu corriger dans le seiziéme siécle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fètes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fètes de la Ste. Vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou neoménies; l'auteur du *Calendrier romain* dit que la raison en est prise du verset des cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fètes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Voyez *Calendrier romain* p. 101. & suiv.

Les

Les chrétiens gardèrent auſſi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs préciſément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St. Jean* avait dit en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut qu'il croiſſe & que je diminue. *Oportet illum creſcere me autem minui.*

Ce qui eſt très ſingulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'eſt cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean, qui eſt le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du *calendrier* aſſure que la fète de l'Aſſomption eſt placée au 15 du mois d'Auguſte nommé par nous *Aouſt*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la vierge.

Il certifie auſſi que *St. Mathias* n'eſt fèté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années biſſextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations

aſtronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin, fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très eſtimable.

Le pis de nos calendriers eſt de placer toûjours les équinoxes & les ſolſtices où ils ne ſont point, de dire le ſoleil entre dans le bélier quand il n'y entre point, de ſuivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année préſente, & tous nos calendriers ſont des almanachs des ſiécles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le bélier quand il eſt dans le taureau? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſphères céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux?

Il eût été très convenable non-ſeulement de commencer l'année au point précis du ſolſtice d'hyver ou de l'équinoxe du printems, mais encor de mettre tous les ſignes à leur véritable place. Car étant démontré que le ſoleil répond à la conſtellation du taureau quand on le dit dans le bélier, & qu'il ſera enſuite dans les gemeaux & ſucceſſivement dans toutes les conſtellations ſuivantes au tems de l'équinoxe du printems, il faudrait faire dès-à-préſent ce qu'on ſera obligé

de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Préceſſion des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le ſervit très bien dans les guerres civiles; & *Céſar* pour récompenſe donna le droit de citoyen Romain à chaque légionaire.

Voyez dictionnaire de *Ménage* au mot *Alauda*.

On peut ſeulement demander comment les

Romains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainſi avérées doivent être admiſes. Mais quand un profeſſeur Arabe veut abſolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plûpart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu; il n'y a guères d'apparence que les voiſins de la Loire & de la Seine voyageaſſent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers; ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne & dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus diſperſées & perdues ne ſoient venues nous enſeigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le caldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dôme* vient du ſamaritain *doma*, qui ſignifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur aſſure que le mot *badin* eſt pris d'un terme hébreu qui ſignifie *aſtrologue*; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à ſon auteur.

N'eſt-il pas plaiſant de prétendre que le

mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton ſignifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conſéquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce ferait un plaiſir de voir les étymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un tems conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

ON a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combattre comme les hommes ; l'hiſtoire en fait mention ; car ſans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Pantézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſurtout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'em-

pereur *Héraclius* du tems du calife *Abubècre*, ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre*, qui commandait dans Damas, avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmans avec quelque butin, il les conduiſait à Damas; parmi ces captives était la ſœur de *Dérar* lui-même. L'hiſtoire arabe d'*Alvakedi* traduite par *Okeley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah*, c'était le nom de cette ſœur de *Dérar*, propoſe à une de ſes compagnes nommée *Oferra*, de ſe ſouſtraire à la captivité; elle lui perſuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même entouſiaſme muſulman ſaiſit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, eſpèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle comme les vaches ſe ſerrent en rond les unes contre les autres, & préſentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il eſt reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance longtems à uſer de la force; enfin il s'y réſout, & les ſabres étaient déja tirés, lorſque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre ſa ſœur & toutes les captives.

Rien ne reſſemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère*; ce ſont les mêmes combats ſinguliers à la tête des armées, les combattans ſe parlent ſouvent aſſez longtems avant que d'en venir aux mains; & c'eſt ce qui juſtifie *Homère* ſans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une ſortie de Damas; il fait d'abord une prière à JÉSUS-CHRIST; „ Injuſte agreſſeur, dit-il enſuite „ à *Sergiabil*, tu ne réſiſteras pas à JÉSU mon „ DIEU, qui combattra pour les vengeurs de „ ſa religion.

„ Tu profères un menſonge impie, lui „ répond *Sergiabiel*; JÉSU n'eſt pas plus grand „ devant DIEU qu'*Adam*: DIEU l'a tiré de „ la pouſſière: il lui a donné la vie com- „ me à un autre homme: & après l'avoir „ laiſſé quelque tems ſur la terre il l'a enle- „ vé au ciel. " (*a*)

Après de tels diſcours le combat commence; *Thomas* tire une fléche qui va bleſſer le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil*; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à ſa jeune épouſe qui n'était unie à

(*a*) C'eſt la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens bazilidiens avait depuis longtems cours en Arabie. Les bazilidiens diſaient que JÉSUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris; mais elle court ſur le champ de bataille, le carquois ſur l'épaule & deux fléches dans les mains; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens; les Arabes s'en ſaiſiſſent en criant *allah acbar*; de la ſeconde elle perce un œil de *Thomas* qui ſe retire tout ſanglant dans la ville.

L'hiſtoire arabe eſt pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières ſe brûlaſſent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encor moins qu'elles vécuſſent ſans hommes; au contraire elles s'expoſaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioſte* & au *Taſſe* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poëmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéreſſantes.

Il y eut en effet, du tems de la folie des croiſades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers: cet entouſiaſme fut porté au point que les Génoiſes entreprirent de ſe croiſer, & d'aller former en Paleſtine des bataillons de jupes & de cornettes; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus ſage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juſte des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer ſon mari. L'hiſtoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus conſtant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comteſſe de *Montfort* en Bretagne. „ Cette prin-„ ceſſe (dit d'*Argentré*) était vertueuſe ou-„ tre tout naturel de ſon ſexe; vaillante de „ ſa perſonne autant que nul homme: elle „ montait à cheval, elle le maniait mieux „ que nul écuyer; elle combattait à la main; „ elle courait, donnait parmi une troupe „ d'hommes d'armes comme le plus vaillant „ capitaine; elle combattait par mer & par „ terre tout de même aſſurance, &c. "
On la voyait parcourir, l'épée à la main, ſes états envahis par ſon compétiteur *Charles de Blois*. Non-ſeulement elle ſoutint deux aſſauts ſur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap, mais elle fondit ſur le camp des ennemis ſuivie de cinq cens hommes, y mit le feu & le réduiſit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc*, ſi connue ſous le nom de *la Pucelle d'Orléans*, ſont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comteſſe de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la mol-

leſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiége d'Orléans; elle combattit tout auſſi bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne aſſiégeait Beauvais *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint longtems un aſſaut, arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer ſur la brèche, jetta le porte-étendart dans le foſſé, & donna le tems aux troupes du roi d'arriver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuſe récompenſe. Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flattées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite; & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mlle. de *la Charſe* de la maiſon de *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui feſaient une irruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave officier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en eſt pas grand ; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poétique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION PREMIÈRE.

L'ARTICLE *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'égliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtèmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette, ou la ſoupape d'un ſouflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la

capacité du ſouflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent: *l'ame du ſouflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuſe.

Nous avons pluſieurs manufactures dans leſquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend diſputer ſur ce mot ; il n'en eſt pas ainſi des philoſophes.

Le mot d'*ame* parmi nous ſignifie en général ce qui anime. Nos dévanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel*, dont les Anglais ont fait le mot *ſoul*, les Allemans *ſeel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les univerſités pour cette expreſſion.

Les Grecs diſtinguaient trois ſortes d'ames; *pſiché* qui ſignifiait *l'ame ſenſitive*, *l'ame des ſens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, enfant d'*Aphrodite*, eut tant de paſſion pour *Pſiché*, & que *Pſiché* l'aima ſi tendrement : *pneuma*, le ſoufle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *ſpiritus*, eſprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes; & enfin, *Nous*, *l'intèlligence*.

Nous poſſédions donc trois ames ſans avoir la plus légère notion d'aucune. *St. Thomas d'Aquin* admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; & diſtingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Somme de *St. Thomas*, édition de Lyon, 1738.

Pſiché était dans la poitrine. *Pneuma* ſe répandait dans tout le corps; & *Nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philoſophie dans nos écoles juſqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que dans leurs paſſions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le ſiége des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contention dans les organes de la tête. Donc l'ame

intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le soufle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il falut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bucher, ou englouti dans la mer, & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psiché?* était-ce *pneuma?* était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe? On imagina un phantôme, une figure légère; c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrémement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des tems, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entiérement de la matiére; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu, jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques

pères de l'églife, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St. Irenée* dit, que l'ame n'eft que le foufle de la vie; qu'elle n'eft incorporelle que par comparaifon avec le corps mortel; & qu'elle conferve la figure de l'homme, afin qu'on la reconnaiffe.

Livre V. ch. VII.

En vain *Tertullien* s'exprime ainfi: La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile; *corporalitas animæ in ipfo Evangelio relucesſit.* Car fi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

De animâ cap. VII°.

En vain même rapporte-t-il la vifion d'une fainte femme qui avait vu une ame très brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expreffément, *pfukai men oun ei ton antropon polumères efti*; l'ame de l'homme eft compofée de plufieurs parties.

Oraifon contre les Grecs.

En vain allégue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems poftérieurs: *il n'eft rien de créé qui ne foit corporel ni dans le ciel, ni fur la terre, ni parmi les vifibles, ni parmi les invifibles: tout eft formé d'élémens; & les ames, foit qu'elles habitent un corps, foit qu'elles en fortent, ont toujours une fubftance corporelle.*

St. Hil. fur *St. Matth.* pag. 633.

En vain *St. Ambroife*, au fixiéme fiécle, dit: *Nous ne connoiffons rien que de matériel, excepté la feule vénérable Trinité.*

Sur *Abraham.* liv. II, ch. VIII.

Le corps de l'églife entière a décidé que l'ame eft immatérielle. Ces faints étaient tombés dans une erreur alors univerfelle; ils étaient hommes; mais ils ne fe trompèrent

pas ſur l'immortalité, parce qu'elle eſt évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un beſoin ſi évident de la déciſion de l'égliſe infaillible ſur ces points de philoſophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion ſuffiſante de ce qu'on appelle *eſprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'eſprit pur eſt un mot qui ne nous donne aucune idée; & nous ne connaiſſons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiſſons ſi peu que nous l'appellons *ſubſtance*; or le mot *ſubſtance* veut dire *ce qui eſt deſſous*; mais ce deſſous nous ſera éternellement caché. Ce *deſſous* eſt le ſecret du Créateur; & ce ſecret du Créateur eſt partout. Nous ne ſavons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiſſons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penſons, ni comment nous ſentons.

La grande difficulté eſt de comprendre comment un être, quel qu'il ſoit, a des penſées.

Section seconde.

Des doutes de Locke *ſur l'ame.*

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie a ſuivi ſcrupuleuſement *Jaquelot;* mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève auſſi con-

contre *Locke*; parce que le modeſte *Locke* a dit:
„ nous ne ſerons peut-être jamais capables
„ de connaître ſi un être matériel penſe ou
„ non, par la raiſon qu'il nous eſt impoſſi-
„ ble de découvrir par la contemplation de
„ nos propres idées *ſans révélation*, ſi DIEU
„ n'a point donné à quelque amas de ma-
„ tière diſpoſée comme il le trouve à pro-
„ pos, la puiſſance d'appercevoir & de pen-
„ ſer; ou s'il a joint & uni à la matière
„ ainſi diſpoſée une ſubſtance immatérielle
„ qui penſe. Car par rapport à nos notions,
„ il ne vous eſt pas plus mal aiſé de conce-
„ voir que DIEU peut, s'il lui plait, ajou-
„ ter à notre idée de la matière la faculté
„ de penſer, que de comprendre qu'il y
„ joigne une autre ſubſtance avec la faculté
„ de penſer; puiſque nous ignorons en quoi
„ conſiſte la penſée, & à quelle eſpèce de
„ ſubſtance cet Etre tout-puiſſant a trouvé
„ à propos d'accorder cette puiſſance qui ne
„ ſaurait être créée qu'en vertu du bon plai-
„ ſir & de la bonté du Créateur. Je ne vois
„ pas quelle contradiction il y a que DIEU,
„ cet être penſant, éternel & tout-puiſſant,
„ donne, s'il veut, quelques degrés de ſen-
„ timent, de perception & de penſée à cer-
„ tains amas de matière créée & inſenſible,
„ qu'il joint enſemble comme il le trouve à
„ propos. "

Traduction de *Coſte.*

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. *a*)

On fait quelles querelles il eut a essuier sur cette opinion qui parut hazardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU, & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât : mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu, nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui en regardant l'ame comme une matière très déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi*, comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. " Il " est vrai, dit *Gassendi*, que vous connais-" sez que vous pensez ; mais vous ignorez

a) Voyez le discours préliminaire de Mr. *Dalembert*.

„ On peut dire qu'il créa la métaphysique, à-„ peu-près comme *Newton* avait créé la physique.... „ pour connaître notre ame, ses idées & ses affec-„ tions, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'au-„ raient mal instruit ; il se contenta de descendre

„ quelle espéce de substance vous êtes vous
„ qui pensez. Ainsi quoique l'opération de
„ la pensée vous soit connue, le principal
„ de votre essence vous est caché; & vous
„ ne savez point quelle est la nature de cette
„ substance, dont l'une des opérations est de
„ penser. Vous ressemblez à un aveugle qui
„ sentant la chaleur du soleil, & étant averti
„ qu'elle est causée par le soleil, croirait
„ avoir une idée claire & distincte de cet
„ astre; parce que si on lui demandait ce que
„ c'est que le soleil, il pourait répondre que
„ c'est une chose qui échauffe, &c."

Le même *Gassendi* dans sa *philosophie d'Epicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elizabeth*, lui dit: „ Je confesse que par la seule raison naturelle nous
„ pouvons faire beaucoup de conjectures
„ sur l'ame, & avoir de flatteuses espéran-
„ ces, mais non pas aucune assurance." Et

„ profondément en lui-même; & après s'être,
„ pour ainsi dire contemplé longtems, il ne fit
„ dans son traité de l'*Entendement humain* que pré-
„ senter aux hommes le miroir dans lequel il s'était
„ vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce
„ qu'elle doit être en effet, la physique expérimen-
„ tale de l'ame."

en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin, nous avons vu que tous les pères des premiers siécles de l'église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient : DIEU la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner. De-là il conclud que nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir ? Et ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce systême est un labyrinthe, dont une allée vous ménerait au spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toûjours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses ; ils disputent, & la nature agit.

Section troisiéme.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

Avant l'étrange systême qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître posséde une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire, que la nature a donné aux bètes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de Dieu; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur; le ressouvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entr'eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur aprend; non-seulement il avait pu douer presque tous les

animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée que dans leur jeuneſſe trop confiante ; non-ſeulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Deſcartes* ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie & de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimère de *Deſcartes*, ſe jettèrent dans la chimère oppoſée; ils donnèrent libèralement un eſprit pur aux crapaux & aux inſectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit dans une punaiſe; on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct ; & qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi ; c'eſt de l'inſtinct. Je ſerai de votre avis, tant que vous appellerez la plûpart des choſes, *je ne ſais quoi;* tant que votre philoſophie commencera & finira par *je ne ſais;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans ſon poëme ſur les vanités du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſupórtables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables ?

Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez vous nos pas,
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi. „ Je me représente l'ame „ des bêtes comme une substance immaté-„ rielle & intelligente, mais de quelle espèce? „ Ce doit être, ce me semble, un principe „ actif qui a des sensations, & qui n'a que „ cela...... Si nous réfléchissons sur la natu-„ re de l'ame des bêtes, elle ne nous fournit „ rien de son fonds qui nous porte à croire „ que sa spiritualité la sauvera de l'anéan-„ tissement. "

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois;* pour moi j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encor moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être

réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions, & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le sais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Etre suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe; comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment! est-ce que vous êtes mort? — Oui; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux

imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je ſuis mort réguliérement ſix heures en vingt-quatre. C'eſt le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui ſoutint qu'il penſait toûjours pendant ſon ſommeil ſans qu'il en ſût rien. L'hétérodoxe lui répondit: Je crois par la révélation que je penſerai toûjours dans l'autre vie; mais je vous aſſure que je penſe rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne ſe trompait pas en aſſurant l'immortalité de l'ame; puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toûjours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toûjours quand il dormait. Un autre philoſophe a dit: *le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce n'eſt pas ſon eſſence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730, un philoſophe eſſuia une perſécution aſſez forte pour avoir avoué, avec *Locke*, que ſon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne ſe ſervait pas à tout moment de ſes bras & de ſes jambes. Non ſeulement l'ignorance de cour le perſécuta, mais l'ignorance ma-

ligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités ; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toûjours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaicteurs mêmes. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame* ; mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres ; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahissent leurs amis pour flatter des sots, qui broyent en secret la cigüe dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le systême d'*Epicure* ? un *Cicéron* pour avoir écrit plusieurs fois, qu'après la mort on ne ressent aucune douleur ? qu'on accusat un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité ? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des

dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre.*

Cette leçon vaut bien une leçon ſur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occaſion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confeſſons toûjours notre profonde ignorance ſur cette ame, ſur cette faculté de ſentir & de penſer que nous tenons de ſa bonté infinie. Avouons que nos faibles raiſonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature eſt inconnue, à perfectionner les ſciences qui ſont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers employent des reſſorts dans leurs montres, ſans ſavoir ce que c'eſt que le reſſort.

SECTION QUATRIÉME.

Sur l'ame & ſur nos ignorances.

Il eſt dit dans la Genèſe: DIEU *ſouſla au viſage de l'homme un ſouſle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des ani-*

maux est dans le sang; & ne tuez point mon ame, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient sans raisonner que quand la vie se dissipait l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Égyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noûs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins à leur exemple distinguèrent *animus* & *anima*, & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est là l'éternel objet des disputes des

b) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *St. Augustin* qui, dans le livre huit de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainsi: *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé à la vérité, dire que* DIEU *est un corps, mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de*

hommes; je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abîmes?

Sur la foi des nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? Si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable *b*)? ces questions paraissent sublimes; que sont-elles? des questions d'aveugles-nés sur la lumiére.

notre ame, qu'il n'est pas permis d'attribuer à DIEU.
„ Cedant & illi quos quidem puduit dicere
„ DEUM corpus esse, verumtamen ejusdem na-
„ turæ, cujus ille est, animos nostros esse puta-
„ verunt : ita non eos movet tanta mutabilitas ani-
„ mæ, quam DEI naturæ tribuere nefas est. "

Quand nous voulons connaître grossiérement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset ; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes? un enfant est plus sage qu'eux ; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être, de nous ignorer ainsi! j'en conviens, & il y a des choses encor plus tristes ; mais je vous répondrai,

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.

Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons? comment se forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéïssent-ils constamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un régistre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme eſt un être agiſſant, ſentant & penſant; voilà tout ce que nous en ſavons; il ne nous eſt donné de connaitre ni ce qui nous rend ſentans & penſans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agiſſante eſt auſſi incompréhenſible pour nous que la faculté penſante. La difficulté eſt moins de concevoir comment ce corps de fange a des ſentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il ſoit, a des idées & des ſentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille; ſont-elles de même nature? Si leur eſſence eſt de penſer, elles penſent toûjours, & indépendamment du corps qui ne peut agir ſans elles. Si elles penſent par leur propre nature, l'eſpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique, ſera-t-elle la même que celle qui a meſuré les cieux? Si ce ſont les organes du corps qui ont fait penſer *Archimède*, pourquoi mon idiot mieux conſtitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux, feſant mieux toutes ſes fonctions, ne penſe-t-il point? C'eſt, dites-vous, que ſa cervelle n'eſt pas ſi bonne. Mais vous le ſuppoſez; vous n'en ſavez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles ſaines qu'on a diſſéquées, il eſt même très vraiſemblable que le cervelet d'un ſot ſera en meilleur état que celui d'*Archimède*

qui a fatigué prodigieusement, & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déja conclu, que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans, ils sont fort au dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans; présentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos sentences, vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION CINQUIÉME.

Du paradoxe de Warburton *sur l'immortalité de l'ame.*

Warburton éditeur & commentateur de *Shakespear*, & évèque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque; & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *Légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

„ 1°. La doctrine d'une vie à venir, des „ récompenses & des châtimens après la mort „ est nécessaire à toute société civile.

„ 2°. Tout le genre humain (& c'est en „ quoi il se trompe), & spécialement les „ plus sages & les plus savantes nations de „ l'antiquité se sont accordées à croire & à „ enseigner cette doctrine.

„ 3°. Elle ne peut se trouver en aucun „ endroit de la loi de *Moïse*; donc la loi de „ *Moïse* est d'un original divin; ce que je „ vais prouver par les deux sillogismes sui- „ vans.

„ PREMIER SILLOGISME."

„ Toute religion, toute société qui n'a „ pas l'immortalité de l'ame pour son prin- „ cipe, ne peut être soutenue que par une „ providence extraordinaire; la religion jui- „ ve n'avait pas l'immortalité de l'ame pour „ principe, donc la religion juive était sou- „ tenue par une providence extraordinaire.

„ SECOND SILLOGISME.

„ Les anciens législateurs ont tous dit qu'u- „ ne religion qui n'enseignerait pas l'immor- „ talité de l'ame ne pouvait être soutenue

Première partie. N

„ que par une providence extraordinaire.
„ *Moïse* a institué une religion qui n'est pas
„ fondée sur l'immortalité de l'ame; donc
„ *Moïse* croyait sa religion maintenue par
„ une providence extraordinaire. "

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton*, qu'il a mise en gros caractères à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ôse dire, que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs Grecs & Latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'envelopes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatriéme volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa

grande queſtion qu'il avait laiſſée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un Arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'Écriture par leſquels on a voulu combatre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes (*c*); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évê-

(c) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit, la créance de l'ame immortelle eſt néceſſaire ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi JÉSUS-CHRIST l'a-t-il annoncée? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion? Ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des loix. S'il le ſavait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abîme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-penſans, vos fades plaiſanteries avec eux, & vos baſſeſſes auprès de mylord *Hardwicke* ne vous ſauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que quand on dit des choſes hardies, il faut les dire modeſtement.

que par la protection d'un miniſtre d'état qu'immédiatement après avoir fait ſon livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de ſe rétracter & de demander pardon. En Angleterre il eſt devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était dequoi adoucir ſes mœurs.

SECTION SIXIEME.

Du beſoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous ſoyons redevables au nouveau Teſtament, c'eſt de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'eſt donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jetter des nuages ſur cette importante vérité, en repréſentant continuellement dans ſa légation de Moïſe, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaiſſance de ce dogme néceſſaire, & que les ſaducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur* JÉSUS.

Il fait tous ſes efforts pour corrompre & pour tordre les propres mots prononcés par JÉSUS-CHRIST même. *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites: je ſuis le* DIEU *d'Abraham & le* DIEU *d'Iſaac & le* DIEU *de Jacob. Or* DIEU *n'eſt pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Il s'emporte juſqu'à donner

St. Matthieu ch. 22. ℣. 31. & 32.

à la parabole du mauvais riche un ſens contraire à celui de toutes les égliſes. *Sherlok*, évèque de Londres, & vingt autres ſavans, l'ont réfuté & confondu. Les philoſophes Anglais même lui ont reproché combien il eſt ſcandaleux dans un évèque de manifeſter une opinion ſi contraire au bien public.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toûjours douté. Le grand *Céſar* n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empècher qu'on fît mourir *Catilina*, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui; & perſonne ne réfuta cette opinion.

Cicéron qui doute en tant d'endroits, s'explique dans ſes lettres auſſi clairement que *Céſar*. Il fait bien plus; il dit devant le peuple Romain, dans ſon oraiſon pour *Cluentius*, ces propres paroles, *Quel mal lui a fait la mort? A moins que nous ne ſoyons aſſez imbécilles pour croire des fables ineptes, & pour imaginer qu'il eſt condamné au ſupplice des méchans. Mais ſi ce ſont-là de pures chimères, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé, ſinon du ſentiment de la douleur?*

„ Nam nunc quidem quid tandem illi ma-
„ li mors attulit? nisi forte ineptiis ac fabu-
„ lis ducimur, ut existimemus illum apud in-
„ feros impiorum supplicia perferre &c.? Quæ
„ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt,
„ quid ei tandem aliud mors eripuit præter
„ sensum doloris?

L'empire Romain était partagé entre deux grandes sectes principales; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort se réunissait à son origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainsi, soit que l'on crût l'ame mortelle, soit qu'on la crût immortelle, toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Cette opinion était si universelle, que dans le tems même que le christianisme commençait à s'établir, on chantait à Rome sur le théâtre public, par l'autorité des magistrats, devant vingt mille citoyens.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil est.

Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Il nous reste encor cent monumens de

cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs; que tant de héros & tant de ſimples citoyens Romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un DIEU, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocriphe*, que *Clément* qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens diſaient d'une autre vie; & qu'il conſulta *St. Pierre* à Céſarée. Nous ſommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette hiſtoire qu'on lui attribue; mais elle fait voir quel beſoin avait le genre-humain d'une révélation préciſe. Tout ce qui peut nous ſurprendre, c'eſt qu'un dogme ſi réprimant & ſi ſalutaire ait laiſſé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont ſi peu de tems à vivre, & qui ſe voyent preſſés entre deux éternités.

SECTION SEPTIEME.

Ame des ſots & des monſtres.

Un enfant mal conformé nait abſolument

imbécille, n'a point d'idées, vit ſans idées; & on en a vu de cette eſpèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'eſt quelque choſe entre l'homme & la bète; d'autres ont dit qu'il avait une ame ſentive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des ſenſations, mais il ne penſe pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été propoſé & n'a pas été encor entiérement réſolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que ſon père & ſa mère en avaient une. Mais par ce raiſonnement on prouverait que ſi elle était venue au monde ſans nez, elle ferait réputée en avoir un, parce que ſon père & ſa mère en avaient.

Une femme accouche, ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écraſé & un peu noir; ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant, il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens le font batiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il

eſt déclaré monſtre, il n'a point d'ame, on ne le batiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne feſait nulle difficulté de refuſer le batême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne feſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *St. André*, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour refuſer une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ſes enfans devaient en être pourvus auſſi; ſoit qu'ils euſſent des mains, ſoit qu'ils euſſent des pattes, ſoit qu'ils fuſſent nés avec un petit muſeau ou avec un petit viſage: l'Etre ſuprême ne peut-il pas accorder le don de la penſée & de la ſenſation à un petit je ne ſais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, auſſi bien qu'à un petit je ne ſais quoi figuré en homme? L'ame qui était prête à ſe loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke obſerve très bien à l'égard des monſtres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus

attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame?

On demande encor ce que ferait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur eſprit pur?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très bien conformé? les uns diſent qu'il a deux ames puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune.* Les autres répondent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il falait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant laſſé de n'avoir jamais pu lui faire ar-

rèter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenètre de ſa cellule chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tète. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les ayent miſes au fait. Mais ſoyons juſtes devant DIEU; quelqu'ignorans que nous ſoyons, nous & nos intendans.



AMÉRIQUE.

PUiſqu'on ne ſe laſſe point de faire des ſyſtémes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Etre ſuprème qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitiéme degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant ſur le roux; des nègres ſans barbe vers la ligne: en Afrique & dans les isles d'autres nègres avec barbe ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tète, les autres des crins: & au milieu d'eux des animaux tout

blancs, n'ayant ni crin ni laine : mais portant de la ſoye blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre dans la même latitude, où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtèmes jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux ; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont ; & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Aſtolphe* qui les y porta ſur ſon hipogriphe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de ſon tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu

des hommes affez fyftématiques pour avancer avec le jéfuite *Lafiteau* que les Caraïbes defcendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de leur rapporter la bouteille de leur bon-fens, qui fans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique*.

La première chofe qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'océan Indien, ou dans la mer du Sud, c'eft de dire : d'où ces gens-là font-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut fervir d'excufe à ce fyftème, c'eft qu'il n'y a prefque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Afie, où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons, & des imbécilles. C'eft probablement ce qui a fait penfer que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

ON a parlé depuis longtems du temple de l'amitié, & on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du ſage Acathe & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables:
Ces noms ſont beaux, mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain*, ſignifie ; *ſécoure ton prochain* ; mais non pas *jouïs avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuieux, confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui ton argent s'il eſt un diſſipateur.*

L'amitié eſt le mariage de l'ame ; & ce mariage eſt ſujet au divorce. C'eſt un contract tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles*, car un moine, un ſolitaire peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes*; car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéreſſés ont des aſſociés ; les politiques aſſemblent des factieux ; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons ; les princes ont des courtiſans ; les hommes vertueux ont ſeuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtiſan d'*Octave*, mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes? les obligations en sont plus fortes & plus faibles, selon les degrés de sensibilité, & le nombre des services rendus &c.

L'entousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié sont admirables; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre. Une vertu mâle & forte, avec une ame vive & sensible ont produit ces rares exemples d'amitié.

Voyez l'article *Arabe.*

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans: beau régiment! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs, il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour socratique.*)

AMOUR.

IL y a tant de ſortes d'amour qu'on ne ſait à qui s'adreſſer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de *Sigisbés*, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût: on donne ce nom à mille chimères. Le véritable amour ſuppoſe la vertu dans le cœur & la ſanté dans le corps.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matière peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate* amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon* converſe avec eux ſur la méthaphyſique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyſicien: *Virgile* ſuit les pas de Lucrèce, *amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour? voi les moineaux de ton jardin, voi tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la geniſſe, regarde ce fier cheval que deux de ſes valets conduiſent à la cavale paiſible qui l'attend & qui détourne ſa queue pour le recevoir; voi comme ſes yeux étincellent, entends ſes henniſſemens, contemple ces ſauts, ces courbettes, ces oreilles dreſ-

dreſſées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulſions, ces narines qui s'enflent, ce ſouffle enflammé qui en ſort, ces crins qui ſe relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance ſur l'objet que la nature lui a deſtiné; mais ne ſois point jaloux, & ſonge aux avantages de l'eſpèce humaine; ils compenſent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaiſſent point la jouiſſance. Les poiſſons écaillés ſont privés de cette douceur; la femelle jette ſur la vaſe des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, paſſe ſur eux & les féconde par ſa ſemence, ſans ſe mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plûpart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaiſir que par un ſeul ſens, & dès que cet appetit eſt ſatisfait, tout eſt éteint. Aucun animal, hors toi, ne connait les embraſſemens; tout ton corps eſt ſenſible; tes lèvres ſurtout jouiſſent d'une volupté que rien ne laſſe, & ce plaiſir n'appartient qu'à ton eſpèce; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rocheſter*, L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encor de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdùm fœmina factis,
Morigerisque modis & mundo corporis cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.

LUCRÆT. *Lib.* V.

On peut, sans être belle, être longtems aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toûjours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux

pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en eſt point de cette peſte comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Meſſalines* n'en furent point attaquées ; elle eſt née dans des iſles où les hommes vivaient dans l'innocence ; & de là elle s'eſt répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues, c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles ? Eh quoi, ſi *Céſar*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fit point mourir *François I ?* Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire ; mais cela eſt triſte pour ceux à qui *Rabelais* a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques on ſouvent agité la queſtion ſi *Héloïſe* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ?

L'une de ces qualités fefait très grand tort à l'autre.

Mais confolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conferve encor un refte de fève; l'imagination aide le cœur. On fe plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Eft-ce de l'amour? eft-ce un fimple fouvenir? eft-ce de l'amitié? C'eft un je ne fais quoi compofé de tout cela. C'eft un fentiment confus qui reffemble aux paffions fantaftiques que les morts confervaient dans les champs Elifées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courfe des chars, conduifaient après leur mort des chars imaginaires. *Orphée* croyait chanter encore. *Héloïfe* vivait avec vous d'illufions & de fupplémens. Elle vous careffait quelquefois, & avec d'autant plus de plaifir qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer, fes careffes en devenaient plus précieufes comme plus coupables. Une femme ne peut guères fe prendre de paffion pour un eunuque, mais elle peut conferver fa paffion pour fon amant devenu eunuque, pourvu qu'il foit encor aimable.

Il n'en eft pas de même, mefdames, pour un amant qui a vieilli dans le fervice; l'extérieur ne fubfifte plus; les rides effrayent; les fourcils blanchis rebutent; les dents perdues dégoûtent; les infirmités éloignent. Tout ce

qu'on peut faire; c'eſt d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de ſupporter ce qu'on a aimé. C'eſt enſevelir un mort.

AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans les *Eſſais de morale*, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans ſon *Traité de la charité*, chap. 2.) dit, *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe, c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un paſſant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler ? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils ; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillanne. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes, nud comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même ! diſait un des ſpectateurs : renoncement à moi-même ! reprit le faquir ; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils

ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation; il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpèce; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *ſocratique* & *platonique* n'était qu'un ſentiment honnête, il y faut applaudir. Si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Gréce.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un vice, deſtructeur du genre-humain, s'il était général; qu'un attentat infame contre la nature, ſoit pourtant ſi naturel? Il parraît être le dernier degré de la corruption réfléchie; & cependant il eſt le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il eſt entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encor ni l'ambition ni la fraude, ni la ſoif des richeſſes; c'eſt la jeuneſſe aveugle, qui par un inſtinct mal démêlé ſe précipite dans ce déſordre au ſortir de l'enfance, ainſi que dans l'onaniſme. (Voyez *Onaniſme.*)

Le penchant des deux ſexes l'un pour l'autre ſe déclare de bonne heure; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Aſie

méridionale, ce penchant eſt généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme, c'eſt une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eſt toûjours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes màles de notre eſpèce, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon par la fraicheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouïr cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citràque juventam,
Ætatis breve ver & primòs carpere flores.

On n'ignore pas que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion; parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente: auſſi ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune *Alcibiade*, eſt une abomination dégoûtante dans un matelot Hollandais, & dans un vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le légiſlateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,

Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, *Solon* était-il légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les loix de ſa république ; accuſera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prèché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que dans ſa jeuneſſe il fit des vers pour le jeune *Candide* ? & qu'il dit :

Traduction d'*Amiot* grand aumônier

Amplector hunc & illam.

Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans ſon jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'ètre chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de *Plutarque*, qui dans ſes bavarderies, au *dialogue de l'amour*, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour* ; mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des

Voyez l'article *Femme*.

femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décifion.

Il eft certain, autant que la fcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour focratique n'était point un amour infame. C'eft ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appellait *les amans d'un jeune homme*, étaient précifément ce que font parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant diftingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires ; inftitution guerrière & fainte dont on abufa comme des fêtes nocturnes, & des orgies.

La troupe des amans inftitués par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par ferment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'eft ce que la difcipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perfe. Qu'ils citent le texte de la loi ; qu'ils montrent le code des Perfans ; & fi cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas ;

a) Cet écrivain moderne eft un nommé *Larcher*, repétiteur de collège, qui dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus groffière, ofe citer je ne fais quel bouquin dans lequel on apelle Socrate *Sanctus Pederaftes*, Socra-

je dirais que la chofe n'eft pas vraie, par la raifon qu'elle eft impoffible. Non, il n'eft pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit, & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain fi elle était obfervée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perfans rédigée dans le *Sadder*. Il eft dit à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'eft envain qu'un écrivain moderne *a*) a voulu juftifier *Sextus Empiricus* & la pédéraftie; les loix de *Zoroaftre*, qu'il ne connaiffait pas, font un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perfes. C'eft comme fi on difait qu'il eft recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les loix le puniffent.

Que de gens ont pris des ufages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurifprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jéfuites abufer de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur eft permis par les conftitutions d'*Ignace de Loyola*?

te faint b... Il n'a pas été fuivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher*; mais cet abbé, non moins groffier, s'eft trompé encor lourdement fur *Zoroaftre* & fur les anciens Perfans. Il en a été vivement repris par un homme favant dans les langues orientales.

L'amour des garçons était ſi commun à Rome, qu'on ne s'aviſait pas de punir cette turpitude dans laquelle preſque tout le monde donnait tête baiſſée. *Octave-Auguſte*, ce meurtrier débauché & poltron qui oſa exiler *Ovide*, trouva très bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace* ſon autre favori feſait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace* qui loüait *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, propoſait également dans ſes ſatyres un garçon & une fille *b*); mais l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toûjours: l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui feſaient le métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels & licentieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe, *carendum non ſolum crimine turpitudinis ſed etiam ſuſpicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs. *c*)

b) *Præſto puer impetus in quem*
Continuo fiat.

c) On devrait condamner meſſieurs les non-conformiſtes à préſenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéſuite *des Fontaines* fut ſur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abuſé de quelques petits Savoyards qui ramo-

AMPLIFICATION.

ON prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appellait *un défaut.* Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, ſi on amplifie, on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier ; mais ajouter c'eſt exagérer & ennuier.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification, craignez la ſécheresse.

naient ſa cheminée ; des protecteurs le ſauvèrent. Il falait une victime ; on brûla *des Chaufours* à ſa place. Cela eſt bien fort ; *eſt modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits ! Qu'auraient dit *Céſar*, *Alcibiade*, le roi de Bythinie *Nicomède*, le roi de France *Henri III*, & tant d'autres rois ? Quand on brûla *des Chaufours*, on ſe fonda ſur *les établiſſemens de St. Louïs*, mis en nou-

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque & ſæva quierant
Æquora ; cùm medio volvuntur ſidera lapſu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été ſi difficiles à traduire pour les poëtes Français, excepté pour Mr. de *Lisle.*

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence,
Eole a ſuſpendu les haleines des vents,
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquile taureau s'endort avec ſon maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux,
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos,
Phéniſſe veille & pleure.

veau français au quinziéme ſiécle ; *Si aucun eſt ſoupçonné de b.*.... *doit être mené à l'évêque ; & ſe il en était prouvé, l'en le doit ardoir & tuit li mueble ſont au baron*, &c. *St. Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, ſi le baron eſt ſoupçonné, & ſe il en eſt prouvé. Il faut obſerver que par le mot

Si la longue deſcription du règne du ſommeil dans toute la nature, ne feſait pas un contraſte admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne ſerait qu'une amplification puérile ; c'eſt le mot, *at non infelix animi Phœniſſa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les ſymptomes de l'amour, & qui a été traduite heureuſement dans toutes les langues cultivées, ne ſerait pas ſans doute ſi touchante ; ſi *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même, cette ode pourait être alors regardée comme une amplification.

La deſcription de la tempête au premier livre de l'*Enéïde*, n'eſt point une amplification, c'eſt une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition eſt le vice de tout ce qui n'eſt qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis ſur le théâtre dans aucune langue, eſt celui de *Phèdre*. Preſque tout ce qu'elle dit ſerait une amplification fatiguante, ſi c'était une autre qui parlât de la paſſion de *Phèdre*.

de *b*...... *St. Louïs* entend les hérétiques, qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris *des Chaufours* gentilhomme Lorrain. *Deſpréaux* eut bien raiſon de faire une ſatyre contre l'équivoque ; elle a cauſé bien plus de mal qu'on ne croit.

Athénes me montra mon ſuperbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Je reconnus Vénus & ſes traits redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables.

Il eſt bien clair que puiſqu'*Athènes* lui montra ſon ſuperbe ennemi *Hippolite*, elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à ſa vue, elle fut ſans doute troublée. Ce ſerait un pléonaſme, une rédondance oiſeuſe dans une étrangère, qui raconterait les amours de *Phèdre*; mais c'eſt *Phèdre* amoureuſe & honteuſe de ſa paſſion; ſon cœur eſt plein, tout lui échape.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error,
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile?*

Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho?* ces vers quoiqu'imités coulent de ſource; chaque mot trouble les ames ſenſibles & les pénètre; ce n'eſt point une amplification, c'eſt le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée eſt à la cour d'Argos; il eſt amoureux d'*Electre*; il regrette ſon ami *Oreſte* & ſon père; il eſt partagé entre ſa paſſion pour *Electre* & le deſſein de punir le tyran. Au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuiée il y a longtems.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Tyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes longtems
Au gré de nos deſirs bien plus qu'au gré des vents;
Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cîmes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abîmes,

Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuiait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils, notre vaisseau poussé,
Se brise, & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poëte qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son père & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins.*

Nous voguâmes longtems
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots *du gré des desirs & du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne sécondaient pas ses desirs, & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie par tout pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs, & l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encor plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire,

je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide, c'était précisément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer longtems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuié une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs, vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale, ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir signalé *toute son inconstance*, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée*, occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs ?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait

vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile* affreux, ce héros plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances qui n'appartiennent qu'au poete.

Non erat his locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſource de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même tems eſt un tourbillon de feu, lequel embraſſe un vaiſſeau, & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſurtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſurtout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé?

Des cîmes de vagues qui font rouler ſous des abîmes, des éclairs preſſés & des gouffres de feu, ſemblent des expreſſions un peu bourſouflées qui feraient ſouffertes dans une ode; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raiſon dans la tragédie.

Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers, qu'il fuyait lui-même s'abandonne,

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me ſemble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaiſſeau pouſſé, nage diſperſé.

Un vaiſſeau ne nage point diſperſé ; *Virgile* a dit, non en parlant d'un vaiſſeau, mais des hommes, qui ont fait naufrage,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Voilà où le mot *nager* eſt à ſa place. Les débris d'un vaiſſeau flottent & ne nagent pas. *Des Fontaines* a traduit ainſi ce beau vers de l'*Enéide :*

A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaiſſeau, purent ſe ſauver à la nage.

C'eſt traduire *Virgile* en ſtile de gazette. Où eſt ce vaſte gouffre que peint le poëte, *gurgite vaſto ?* Où eſt l'*apparent rari nantes ?* Ce n'eſt pas avec cette ſéchereſſe qu'on doit traduire l'*Enéïde.* Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous feſons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Des Fontaines* n'a fait que le ſquelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la deſcription de la tempête par *Tidée* eſt fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendriſſement ſur la mort de ſon ami, & non ſur la vaine deſcription d'une tempête.

On ne préſente ces réflexions que pour l'in-

térêt de l'art, & non pour attaquer l'artiſte.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis offendar maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Pluſieurs hommes de goût, & entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut ſe faire écouter. On avait pour eux cette complaiſance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambray prétend que *Théramène* ne devait pas, après la cataſtrophe d'*Hippolite*, avoir la force de parler ſi longtems ; qu'il ſe plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monſtre, & ſes *écailles jauniſſantes*, & *ſa croupe qui ſe recourbe* ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite eſt mort : un monſtre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jauniſſantes, & la croupe qui ſe recourbe ; mais en général cette critique ſouvent répétée me paraît injuſte. On veut que *Théramène* diſe ſeulement : *Hippolite eſt mort. Je l'ai vu, c'en eſt fait.*

C'eſt préciſement ce qu'il dit & en moins de mots encore.......... *Hippolite n'eſt plus.* Le père s'écrie ; *Théramène* ne reprend ſes ſens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers si néceſſaire, si touchant, si déſeſpérant pour *Théſée* ;

Et j'oſe dire encor, ſeigneur, le moins coupable.

La gradation eſt pleinement obſervée, les nuances ſe font ſentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi ſon fils, quelle foudre ſoudaine....?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reſte muet dans ſa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails, il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait diſcourir *Mentor* & tous ſes perſonnages ſi longtems, & quelquefois juſqu'à la ſatiété, de fermer la bouche à *Théramène ?* Quel eſt le ſpectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouïr du plaiſir douloureux d'écouter les circonſtances de la mort d'*Hippolite ?* qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'eſt pas là une vaine deſcription d'une tempête inutile à la piéce ; ce n'eſt pas là une amplification mal écrite ; c'eſt la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'eſt *Racine.*

On lui reproche *le héros expiré.* Quelle miſérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit,

il est expiré , il a expiré ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes , en ne disant jamais que ce qu'il doit , lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les Dieux étonnés semblaient se partager ,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang , & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris d'aigles , d'armes , de chars ,
Sur ces champs empestés confusément épars ;
Ces montagnes de morts , privés d'honneurs suprêmes ,
Que la nature force à se venger eux - mêmes :
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans , &c.

Ces vers boursouflés sont sonores : ils surprirent longtems la multitude , qui sortant à peine de la grossiéreté , & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siécles , était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Égypte , qui parle comme un écolier de rhétorique , d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée , dans une

province qu'il ne connait pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé par l'événement, seule manière dont ils étaient censés juger? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charettes cassées (car on ne connaissait point alors les chars de guerre,) enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimathias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il falait cependant plusieurs années pour déciller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs, excepté de *Démosthène* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux; parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont

toûjours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils ſuivent le torrent, & que le goût épuré eſt preſque auſſi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plûpart des ſermons, des oraiſons funèbres, des diſcours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, ſont des amplifications ennuieuſes, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces diſcours fuſſent très rares pour être un peu ſupportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il eſt tems de mettre un frein à cette extrême intempérance ; & par conſéquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Céſars*, penſe-t-on qu'ils feraient toûjours d'accord avec lui ? & en cas de diſpute quel eſt l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'hiſtorien ?

Parmi nous combien de livres ne ſont fondés que ſur des bruits de ville, ainſi que la phyſique ne fut fondée que ſur des chimères répétées de ſiécle en ſiécle, juſques à notre tems !

Ceux qui ſe plaiſent à tranſcrire le ſoir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St. Auguſtin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile*, que *Henri IV* chaſſant vers Creteil, entra ſeul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dinaient dans une chambre haute. Le roi qui ne ſe fait pas connaître, & qui cependant devait ètre très connu, leur fait demander par l'hôteſſe s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour ſon argent. Les Pariſiens répondent, qu'ils ont des affaires particulières à traiter enſemble, que leur diner eſt court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuſer.

Henri IV apelle ſes gardes, & fait fouëtter outrageuſement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours ſe ſont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient l'*Etoile* ſans examen, rapportent cette anecdote; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*,

Cependant, le fait n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable ; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premiérement, il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1602 *Henri IV* dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, l'*Etoile* loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de Mr. de *Vitry*. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſiémement, il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatriémement, cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, ſi puniſſable par les loix dans tout pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne falait donc pas ſouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat, il ne falait pas deshonorer *Henri IV* par une ſi impertinente *anecdote.*

Dans un livre intitulé *Anecdotes Littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilège, voici ce qu'on trouve tome 3 page 183. „ Les amours de *Louïs XIV* ayant été jouées „ en Angleterre, ce prince voulut auſſi faire „ jouer celles du roi *Guillaume*. L'abbé *Brueys* „ fut chargé par Mr. de *Torcy* de faire la „ piéce. Mais quoi qu'applaudie, elle ne fut „ pas jouée, parce que celui qui en était „ l'objet mourut ſur ces entrefaites."

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louïs XIV* ſur le théâtre de Londres. Jamais *Louïs XIV* ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fît une comédie ſur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtreſſe ; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui, ni à perſonne une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre, *que Louïs XIV fut ſi content de l'opéra d'*Iſis, *qu'il fit rendre un arrêt du conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages ſans déroger. Cet arrêt a été enrégiſtré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enrégiſtrée au parlement de Paris. Ce qui eſt vrai, c'eſt que *Lulli* obtint longtems avant l'opéra d'*Iſis*, des lettres portant permiſſion d'établir ſon opéra en 1672, & fit inſérer dans ſes lettres que les *gentilshommes & les demoiſelles pouraient chanter ſur ce théâtre ſans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregiſtrée. Voyez *Opéra*.

De tous les *Ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des menſonges imprimés, & ſurtout des menſonges inſipides, eſt le *Ségraiſiana*. Il fut compilé par un copiſte de *Ségrais*, ſon domeſtique, & imprimé longtems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *La Monnoye*, eſt le ſeul dans lequel on trouve des choſes inſtructives.

Rien n'eſt plus commun dans la plûpart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains, des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des reflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père *Mallebranche* eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertence embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père *Mallebranche*, & qui ne peut la trouver.

Il eſt dit dans ce livre, que *Galilée* trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur de l'air feſait élever l'eau ; mais il ne put ſavoir pourquoi cet air n'agiſſait plus au deſſus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui dévina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau, & à vingt-ſept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penſer que de citer juſte, prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime ;
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux ;
Dont les vertus méritaient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'eſt point une épitaphe, ce ſont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point, *Ci gît* il y a, *Tel fut le deſtructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais perſonne

ſonne en France ne fut aſſez ſot, pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en inpromptu ſur la mort d'un fameux uſurier. Cette épigramme eſt reconnue depuis deux cens ans en Angleterre pour être de *Shakeſpear*. Elle fut faite en effet ſur le champ par ce célèbre poëte. Un agent de change nommé *Jean Dacombe*, qu'on appellait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir; *Shakeſpear* lui répondit,

Ci git un financier puiſſant,
Que nous apellons dix pour cent;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous là?
Eh! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveller encor cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu ;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiécles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénéque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont-là que des mépriſes auſſi innocentes que communes : mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes, & à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui dans lequel les menſonges les plus abſurdes ſont entaſſés avec le plus d'impudence, c'eſt *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon.* Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame, qu'une perſonne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de ſept tomes.

C'eſt là que l'auteur peint *Louis XIV* ſupplanté par un de ſes valets de chambre ; c'eſt là qu'il ſuppoſe des lettres de Mlle.

Mancini, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'eſt là qu'il fait dire à cette niéce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *Vous obéïſſez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi ſi vous aimez à ſervir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mlle. de *la Valière* (dit-il dans un au-
„ tre endroit) s'était jettée ſur un fauteuil
„ dans un deshabillé léger; là elle penſait à
„ loiſir à ſon amant. Souvent le jour la
„ retrouvait aſſiſe dans une chaiſe, accou-
„ dée ſur une table, l'œil fixe, l'ame atta-
„ chée au même objet dans l'extaſe de l'a-
„ mour. Uniquement occupée du roi, peut-
„ être ſe plaignait-elle en ce moment de la
„ vigilance des eſpions d'*Henriette* & de la
„ ſévérité de la reine-mère. Un bruit léger
„ la retire de ſa rêverie; elle recule de ſur-
„ priſe & d'effroi. *Louis* tombe à ſes genoux.
„ Elle veut s'enfuir, il l'arrête. Elle menace: il
„ l'appaiſe. Elle pleure: il eſſuie ſes larmes. „

Une telle deſcription ne ſerait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans, qui ſont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on trouve un chapitre intitulé, *Etat du cœur*. Mais à ces ridicules ſuccédent les calomnies

les plus groſſières contre le roi, contre ſon fils, ſon petit-fils, le duc d'*Orléans* ſon neveu, tous les princes du ſang, les miniſtres & les généraux. C'eſt ainſi que la hardieſſe, animée par la faim, produit des monſtres. (Voyez *Hiſtoire.*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé ſi longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend, dans un de ſes opuſcules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louïs XI.* C'eſt peut-être la raiſon ſecrette pour laquelle *Louïs XI* négligea ſon éducation, & le tint toûjours éloigné de lui. *Charles VIII* ne reſſemblait à *Louïs XI* ni par l'eſprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait ſervir d'excuſe à *Du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La diſſemblance entre les pères & les enfans eſt encor moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que *Louïs XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclud rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient aſſuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louïs XI*, je ne devrais pas les en

croire aveuglément. Un lecteur ſage doit, ce me ſemble, prononcer comme les juges; *pater eſt is quem nuptiæ demonſtrant.*

ANECDOTE SUR CHARLES-QUINT.

Charles-Quint avait-il couché avec ſa ſœur, *Marguerite* gouvernante de Pays-Bas? en avait-il eu *Don Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II?* nous n'avons pas plus de preuves que nous n'en avons des ſecrets du lit de *Charlemagne* qui coucha, dit-on, avec toutes ſes filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la ſainte Ecriture ne m'aſſurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de ſon beau-père, j'héſiterais beaucoup à les en accuſer. Il faut être diſcret.

AUTRE ANECDOTE PLUS HAZARDÉE.

On a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait accordé ſes faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le roi, mais bien

les hiſtoires de *Judith* & d'*Aod*, toute déchirées, toute graſſes à force d'avoir été lues.

ANECDOTE SUR HENRI IV.

Jean Châtel, ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices; leur crime avait été celui du tems; le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples; & que le jéſuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encor je ne ſais quel *Chiniac*. Les jéſuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toûjours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiécles. Il ne faut jamais jurer de rien.

DE L'ABJURATION DE HENRI IV.

Le jéſuite *Daniel* a beau me dire, dans ſa très ſèche & très fautive hiſtoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis longtems catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jéſuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle, *c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux*, prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre choſe que le catholiciſme. Si ſon grand *cœur* avait été depuis longtems ſi pénétré de la grace efficace,

il aurait peut-être dit à sa maîtresse, *ces évêques m'édifient*; mais il lui dit, *ces gens-là m'ennuyent* Ces paroles sont-elles d'un bon cathécumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* comtesse de Grammont; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur l'esprit & les mœurs*, & *sur l'Histoire générale*, rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. J'ai découvert un tueur pour moi. --- Les prêcheurs Romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de *Condé*) --- *& vous êtes de cette religion ! --- Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc.*

Il est difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV*, accuse du meurtre de ce héros le duc de Lerme; c'est, dit-il, *l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne & il n'y eut en France que le continuateu

du préſident *de Thou* qui donna quelque crédit à ces ſoupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier miniſtre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était preſque ſans argent quand il fut ſaiſi. Si le duc de *Lerme* l'avait ſéduit, ou fait ſéduire ſous la promeſſe d'une récompenſe proportionnée à ſon attentat, aſſurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ſes émiſſaires, quand ce n'eût été que pour ſe venger. Il nomma bien le jéſuite d'*Aubigni*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme ?* C'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans ſon interrogatoire & dans les tortures ! Faut-il inſulter une grande maiſon Eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation Eſpagnole n'a guères recours à ces crimes honteux ; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuſe, qui ne leur a pas permis de s'avilir juſques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*, & depuis, celle du cardinal

Mazarin. Ces profcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* fe ferait-il adreffé fecrettement à un miférable tel que *Ravaillac?*

BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit, *que le maréchal d'*Ancre *& fa femme furent écrafés, pour ainfi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrafé qu'à coups de piftolet, & l'autre fut brûlée en qualité de forcière. Un affaffinat, & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurifprudence de ce tems-là. Mais je ne fais pourquoi l'hiftorien s'exprime en ces mots : *Si ces deux miférables n'etaient pas complices de la mort du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il eft certain que du vivant même du roi,* Concini *& fa femme avaient avec l'Efpagne des liaifons contraires aux deffeins du roi.*

C'eft ce qui n'eft point du tout certain; cela n'eft pas même vraifemblable. Ils étaient Florentins; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Efpagne en Italie. *Concini* & fa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV.* S'ils avaient ourdi quelque trame avec le confeil de Madrid, ce

ne pouvait être que par la reine. C'eſt donc accuſer la reine d'avoir trahi ſon mari. Et encor une fois il n'eſt point permis d'inventer de telles accuſations ſans preuve. Quoi! un écrivain dans ſon grenier poura prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter ſur leur tribunal!

Pourquoi apeller un maréchal de France & ſa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux miſerables?* Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ſes fraix contre les rebelles, mérite-t-il une épithéte qui n'eſt convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'eſt que trop vrai qu'il ſuffit d'un fanatique pour commettre un parricide ſans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans ſon interrogatoire, qu'il n'a commis ſon crime que *par principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulſionnaires, j'en ai vus plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fiévre que la moindre occaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes, a fait tomber quelques flammêches dans une ame inſenſée & atroce; quand

un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes proférent des paroles indiscrètes & violentes ; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfuneste* encor, comme disent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

ANECDOTE SUR L'HOMME AU MASQUE DE FER.

L'auteur du *Siécle de Louïs XIV*, est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très instruit de cette anecdote, qui étonne le siécle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singuliérement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux isles de Ste. Marguerite,

& enſuite à la Baſtille ; toûjours ſous la garde du même homme, de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le père *Griſet* jéſuite a communiqué au public le journal de la Baſtille, qui fait foi des dates. Il a eu aiſément ce journal, puiſqu'il avait l'emploi délicat de confeſſeur des priſonniers renfermés à la Baſtille.

L'homme au maſque de fer eſt une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défenſe de Candie en 1699 ; & l'homme au maſque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de ſon armée ? Comment l'aurait-on transféré en France ſans que perſonne en ſût rien ? Et pourquoi l'eût-on mis en priſon, & pourquoi ce maſque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louïs XIV*, mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée, & enterré dans la petite ville d'Aire, non dans Arras, en quoi le père *Griſet* s'eſt trompé, & en quoi il n'y a pas grand mal.

On a enſuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au maſque de fer. Il aurait falu qu'il eût reſſuſcité, & qu'enſuite il eût changé l'ordre des tems ; qu'il eût mis l'année 1662

à la place de 1685; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à perſonne, & qui par-là mérita tous ſes malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui reſſemblait parfaitement. Il aurait falu trouver ce *Soſie* qui aurait eu la bonté de ſe faire couper le cou en public pour ſauver le duc de *Montmouth*. Il aurait falu que toute l'Angleterre s'y fût mépriſe; qu'enſuite le roi *Jacques* eût prié inſtamment *Louïs XIV*, de vouloir bien lui ſervir de ſergent & de géolier. Enſuite *Louïs XIV* ayant fait ce petit plaiſir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec leſquels il fut en guerre; & il aurait ſoigneuſement conſervé auprès de ces deux monarques ſa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illuſions étant diſſipées, il reſte à ſavoir qui était ce priſonnier toûjours maſqué, à quel âge il mourut, & ſous quel nom il fut enterré? Il eſt clair que ſi on ne le laiſſait paſſer dans la cour de la Baſtille, ſi on ne lui permettait de parler à ſon médecin, que couvert d'un maſque; c'était de peur qu'on ne reconnût dans ſes traits quelque reſſemblance trop frapante. Il pouvait montrer ſa langue & jamais ſon viſage. Pour ſon âge, il dit lui-même à l'apoticaire de la Baſtille, peu

de jours avant ſa mort, qu'il croyait avoir environ ſoixante ans ; & le Sr. *Marſoban* chirurgien du maréchal de *Richelieu*, & enſuite du duc d'*Orléans* régent, gendre de cet apoticaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien ? On le nomma toûjours *Marchiali !* Celui qui écrit cet article, en ſait peut-être plus que le père *Griſet* ; & n'en dira pas davantage.

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il eſt vrai que ce miniſtre eut beaucoup d'amis dans ſa diſgrace, & qu'ils perſévérèrent juſqu'à ſon jugement. Il eſt vrai que le chancelier qui préſidait à ce jugement, traita cet illuſtre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier*, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siécle de Louïs XIV*, c'était *Pierre Seguier*. Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre, eſt une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célèbre ſurintendant. Non qu'il importe de le ſavoir ; car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération

qu'on recherche avec tant de ſoins eſt peu de choſe ; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celles des dates.

PETITE ANECDOTE.

Il importe fort peu que le *Pierre Brouſſel*, pour lequel on fit les barricades, ait été conſeiller-clerc. Le fait eſt qu'il avait acheté une charge de conſeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun ſens. Je ne ſais rien de ſi inutile que de ſavoir ces minuties.

ANECDOTE SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU C. DE RICHELIEU.

Le père *Griſet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait ! mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi longtems pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de *Richelieu*, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer* ; --- Le teſtament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur

la Méditerranée que toute la monarchie Espagnole. --- Ce teftament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille foldats il en faut lever cent mille par ménage. --- Ce teftament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorfqu'on etablit un nouvel impôt on augmente la paye des foldats ; --- ce qui n'eft jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours fupérieures. --- Moyen infaillible de gagner leurs cœurs, & de rendre la magiftrature refpectable.

Qu'il faut forcer la nobleffe de fervir, & l'enrôler dans la cavalerie. --- Pour mieux conferver tous fes privilèges.

Que de trente millions à fupprimer il y en a près de fept *dont le rembourfement ne devant être fait* qu'au denier cinq, *la fuppreffion fe fera en fept années & demi de jouïffance.* --- De façon que, fuivant ce calcul, cinq pour cent en fept ans & demi, feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-fept & demi : & fi on entend par le denier cinq la cinquiéme partie du capital, les cent francs feront rembourfés en cinq années jufte. Le compte n'y eft pas ; le teftateur calcule affez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. --- Ce que je lui fouhaite.

Qu'il faut être bien chafte. --- Le teftateur reffemblait à certains prédicateurs. Faites ce

ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chapelle de Paris. --- Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI *embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de* St. François, *qui s'animérent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres.* --- Choſe plus importante encore, & plus ſavante, ſurtout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoit XI*, & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'état; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge (puis qu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage rempli d'anacroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuieux, comme

le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre eſt du cardinal de *Richelieu.* Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé *Narration ſuccinte :* cette narration ſuccinte n'a aucun rapport au teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très vrai, c'eſt que le teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal, qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en a jamais vu l'original ſigné de lui, que le livre eſt très mauvais, & qu'il ne mérite guères qu'on en parle.

AUTRES ANECDOTES.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn baſilikè?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, bleſſé a la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère *Jean - Batiſte ?* quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV?* Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épouſa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la St. Barthelémi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très détaillé dans *les remarques ſur les réponſes de* Bayle *aux queſtions d'un provincial*, in-folio, pag. 689.

Marguerite de Valois épouſe de *Henri IV*, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrétement pendant ſon mariage? on remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre - humain! cherchons comment nous pourons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle & mille maladies croniques ou aigues. Cherchons des remèdes con-

tre les maladies de l'ame non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine; & laiſſons là les *Ana*, les *anecdotes*, les *hiſtoires curieuſes de notre tems*, le *nouveau choix de vers ſi mal choiſis*, cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux, & les *recueils des prétendus bons mots* &c., & les *lettres d'un ami à un ami*, & les *lettres anonimes*, & les *réflexions ſur la tragédie nouvelle*, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourait à la vérité mieux placer ſon argent & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien cet homme qu'on nous peint ſi ſage, *avait*

parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme; & Théodoric *lui fait aussi-tôt couper la tête*, en disant, *Si cet homme n'a pas éte fidèle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de* Théodoric *à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'Ostrogoth *Théodoric*, assassin de *Simmaque* & de *Boëce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bétise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! comment un adorateur de DIEU qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il *infidèle à* DIEU? il était tout au plus infidèle à *Athanase* & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à DIEU, pour avoir admis le terme de *consubstantiel* après l'avoir rejetté. Faire couper la tête à son

favori ſur une pareille raiſon, c'eſt certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare ſot qui ait jamais exiſté.

Que diriez-vous de *Louïs XIV* s'il eût fait couper ſur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calviniſme pour la religion de *Louïs XIV*?

ANECDOTE SUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

J'ouvre dans ce moment une hiſtoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672, fit cette harangue à ſes troupes; *Allez, mes enfans, pillez, volez tuez, violez, & s'il y a quelque choſe de plus abominable, ne manquez pas de le faire, afin que je voye que je ne me ſuis pas trompé en vous choiſiſſant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue: elle n'eſt pas plus vraie que celles de *Tite-Live*; mais elle n'eſt pas dans ſon goût. Pour achever de deshonorer la typographie, cette belle piéce ſe retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne ſont que des impoſtures par ordre alphabétique.

ANECDOTE SUR LOUIS XIV.

C'eſt une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, de ſuppoſer

que *Louïs XIV* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre, *j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir.* J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très déplacé, très faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy*, toûjours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs* ambassadeur d'Angleterre, avait toûjours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très utile, où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire, la deshonorent; & malheureusement, presque toutes les anciennes histoires, ne sont guères que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

LETTRE DE MR. DE V. SUR PLUSIEURS ANECDOTES.

« Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de *V.* à Mr. *Damilaville* philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami Mr. de *V.* dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven.* Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guères dans le grand monde. Il fesait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'entousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'a-

a) Le folliculaire dont on parle, est celui-là même qui ayant été chassé des jésuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte.

Lettre du Sr. Royou, *avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé* Fréron.

Mardi matin 6 Mars 1770.

„ *Fréron* épousa ma sœur il y a trois ans, (en „ Bretagne) Mon père donna vingt mille livres de „ dot. Il les dissipa avec des filles, & donna du „ mal à ma sœur. Après quoi il la fit partir pour „ Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher „ en chemin sur la paille. Je courus demander rai-

mi intime de Mr. de V. & de Mr. *Diderot.* Voici la lettre en queſtion.

Au château de Ferney, 7 *May* 1762.

„ Par quel hazard s'eſt-il pu faire, mon „ cher ami, que vous ayez lu quelques feuil- „ les de l'*Année littéraire* de maître *Aliboron?* „ chez qui avez-vous trouvé ces rapſodies? „ il me ſemble que vous ne voyez pas d'or- „ dinaire mauvaiſe compagnie. Le monde „ eſt inondé des ſotiſes de ces folliculaires „ qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui „ gagnent leur pain à dire de plattes injures. „ Ce pauvre *Fréron* (*a*), à ce que j'ai ouï „ dire, eſt comme les gueuſes des rues de „ Paris, qu'on tolère quelque tems pour le „ ſervice des jeunes gens déſœuvrés, qu'on

„ ſon à ce malheureux. Il feignit de ſe repentir. „ Mais comme il feſait le métier d'eſpion, & qu'il „ ſut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans „ les troubles de Bretagne, il m'accuſa auprès de „ Mr. de., & obtint une lettre de cachet pour „ me faire enfermer. Il vint lui-même avec des „ archers dans la rue des noyers un lundi à dix „ heures de matin, me fit charger de chaines, ſe „ mit à côté de moi dans un fiacre, & tenait lui- „ même le bout de la chaine... &c. „

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

„ renferme à Biſſetre trois ou quatre fois par
„ an, & qui en ſortent pour reprendre leur
„ premier métier.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez en-
„ voyées. Je ne ſuis pas étonné que maître
„ *Aliboron* crie un peu ſous les coups de fouet
„ que je lui ai donnés. Depuis que je me ſuis
„ amuſé à immoler ce poliſſon à la riſée pu-
„ blique ſur tous les théâtres de l'Europe, il
„ eſt juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je ne l'ai
„ jamais vu, DIEU merci. Il m'écrivit une
„ grande lettre il y a environ vingt ans. J'a-
„ vais entendu parler de ſes mœurs, & par
„ conſéquent je ne lui fis point de réponſe.
„ Voilà l'origine de toutes les calomnies qu'on
„ dit qu'il débite contre moi dans ſes feuil-
„ les. Il faut le laiſſer faire, les gens condam-
„ nés par leurs juges ont permiſſion de leur
„ dire des injures.

„ Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie ita-
„ lienne qu'il m'impute, intitulée, *Quand me*
„ *mariera-t-on ?* voilà la première fois que
„ j'en ai entendu parler. C'eſt un menſonge
„ abſurde. DIEU a voulu que j'aye fait des
„ piéces de théatre pour mes péchés; mais je
„ n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez cela
„ de vos anecdotes.

„ Je ne ſais comment une lettre que j'é-
„ crivis à mylord *Littleton* & ſa réponſe,
„ ſont tombées entre les mains de ce *Fréron*;
„ mais je puis vous aſſurer qu'elles ſont tou-

„ tes deux entiérement falſifiées. Jugez-en ; je
„ vous en envoye les originaux.

„ Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent
„ aſſez aux chiffonniers, qui vont ramaſſant
„ des ordures pour faire du papier.

„ Ne voilà-t-il pas encore une belle anec-
„ dote, & bien digne du public, qu'une lettre
„ de moi au profeſſeur *Haller*, & une lettre
„ du profeſſeur *Haller* à moi ! & de quoi s'a-
„ viſa Mr. *Haller* de faire courir mes lettres
„ & les ſiennes ? & de quoi s'aviſe un folli-
„ culaire de les imprimer & de les falſifier
„ pour gagner cinq ſous ? Il me la fait ſigner
„ du château de Tournex, où je n'ai jamais
„ demeuré.

„ Ces impertinences amuſent un moment
„ des jeunes gens oiſifs, & tombent le mo-
„ ment d'après dans l'éternel oubli où tous
„ les riens de ce tems-ci tombent en foule.

„ L'anecdote du cardinal de *Fleuri* ſur le
„ *Quemadmodum* que *Louïs XIV* n'enten-
„ dait pas, eſt très vraie. Je ne l'ai rappor-
„ tée dans le *Siécle de Louïs XIV* que parce
„ que j'en étais ſûr, & je n'ai point rapporté
„ celle du *Niticorax* parce que je n'en étais
„ pas ſûr. C'eſt un vieux conte qu'on me
„ feſait dans mon enfance au collège des jé-
„ ſuites, pour me faire ſentir la ſupériorité
„ du père de *la Chaiſe* ſur le grand-aumô-
„ nier de France. On prétendait que le grand-
„ aumônier interrogé ſur la ſignification de

„ *niticorax*, dit que c'était un capitaine du
„ roi *David*, & que le révérend père *la*
„ *Chaise* aſſura que c'était un hibou ; peu
„ m'importe. Et très peu m'importe encor
„ qu'on fredonne pendant un quart d'heure
„ dans un latin ridicule un *niticorax* groſſié-
„ rement mis en muſique.

„ Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV*
„ d'ignorer le latin ; il ſavait gouverner, il
„ ſavait faire fleurir tous les arts, cela vaut
„ mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs
„ cette ignorance du latin ne venait pas de
„ ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il ap-
„ prit de lui-même l'italien & l eſpagnol.

„ Je ne ſais pas pourquoi l'homme que le
„ folliculaire fait parler me reproche de citer
„ le cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire *que*
„ *j'aime à citer de grands noms*. Vous ſavez,
„ mon cher ami, que mes grands noms
„ ſont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Cor-*
„ *neille*, de *Racine*, de *La Fontaine*, de *Boi-*
„ *leau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour
„ moi, ce ſerait le nom de l'abbé *Fleuri* au-
„ teur des *diſcours patriotiques & ſavans*, qui
„ ont ſauvé de l'oubli ſon *hiſtoire eccléſiaſti-*
„ *que* ; & non pas le cardinal de *Fleuri* que
„ j'ai fort connu avant qu'il fût miniſtre,
„ & qui, quand il le fut, fit exiler un des
„ plus reſpectables hommes de France, l'abbé
„ *Pucelle*, & empècha bénignement pendant
„ tout ſon miniſtère qu'on ne ſoutint les

„ quatre fameuſes propoſitions ſur leſquelles
„ eſt fondée la liberté françaiſe dans les cho-
„ ſes eccléſiaſtiques.

„ Je ne connais de grands-hommes que
„ ceux qui ont rendu de grands ſervices au
„ genre-humain.

„ Quand j'amaſſai des matériaux pour écri-
„ re le *Siécle de Louïs XIV*, il falut bien
„ conſulter des généraux, des miniſtres, des
„ aumôniers, des dames & des valets de
„ chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été
„ aumônier, & il m'apprit fort peu de choſe.
„ Mr. le maréchal de *Villars* m'apprit beau-
„ coup pendant quatre ou cinq années de
„ tems, comme vous le ſavez; & je n'ai
„ pas dit tout ce qu'il voulut bien m'ap-
„ prendre.

„ Mr. le duc d'*Antin* me fit part de plu-
„ ſieurs anecdotes, que je n'ai donné que
„ pour ce qu'elles valaient.

„ Mr. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit
„ par une ſeule ligne en marge de mes queſ-
„ tions, que *Louïs XIV* n'eut jamais de part
„ à ce fameux teſtament du roi d'Eſpagne
„ *Charles II*, qui changea la face de l'Eu-
„ rope.

„ Il n'eſt pas permis d'écrire une hiſtoire
„ contemporaine autrement, qu'en conſultant
„ avec aſſiduité, & en confrontant tous les
„ témoignages. Il y a des faits que j'ai vus
„ par mes yeux; & d'autres par des yeux

„ meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité
„ sur les choses essentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publiquement
„ cette justice : je crois ne m'être guères
„ trompé sur les petites anecdotes, dont je
„ fais très peu de cas ; elles ne sont qu'un
„ vain amusement. Les grands événemens
„ instruisent.

„ Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a
„ rendu le témoignage autentique, que j'a-
„ vais parlé de toutes les choses importantes
„ arrivées sous le règne de ce héros impru-
„ dent, comme si j'en avais été le témoin
„ oculaire.

„ A l'égard des petites circonstances, je les
„ abandonne à qui voudra ; je ne m'en sou-
„ cie pas plus que de l'histoire des quatre
„ fils *d'Aimon*.

„ J'estime bien autant celui qui ne sait
„ pas une anecdote inutile, que celui qui la
„ sait.

„ Puisque vous voulez être instruit des
„ bagatelles & des ridicules, je vous dirai
„ que votre malheureux folliculaire se trom-
„ pe, quand il prétend qu'il a été joué sur
„ le théâtre de Londres, avant d'avoir été
„ berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*.
„ La traduction, ou plûtôt l'imitation de la
„ comédie de l'*Ecossaise* & de *Fréron*, faite
„ par Mr. *George Kolman*, n'a été jouée sur
„ le théâtre de Londres qu'en 1766, & n'a

„ été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* & de
„ *Hondt*. Elle a eu autant de ſuccès à Lon-
„ dres qu'à Paris, parce que par tout pays
„ on aime la vertu des *Lindanes* & des *Fri-*
„ *port*, & qu'on déteſte les folliculaires qui
„ barbouillent du papier, & mentent pour
„ de l'argent. Ce fut l'illuſtre *Garrick* qui
„ compoſa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a
„ fait l'honneur de m'envoyer ſa piéce; elle
„ eſt intitulée *The English Merchant.*

„ C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Lon-
„ dres, à Petersbourg, à Vienne, à Gènes,
„ à Parme, & juſqu'en Suiſſe, on ſe ſoit
„ également moqué de ce *Fréron*. Ce n'eſt
„ pas à ſa perſonne qu'on en voulait; il pré-
„ tend que l'*Ecoſſaiſe* ne réuſſit à Paris, que
„ parce qu'il y eſt déteſté. Mais la piéce a
„ réuſſi à Londres, à Vienne, où il eſt in-
„ connu. Perſonne n'en voulait à *Pourceau-*
„ *gnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Eu-
„ rope.

„ Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſ-
„ ſez bien conſtatées. Mais ce ſont, ſur ma
„ parole, les vérités les plus inutiles qu'on
„ ait jamais dites. Mon ami, un chapitre
„ de Cicéron, *de officiis*, & de *natura deo-*
„ *rum*, un chapitre de *Locke*, une lettre pro-
„ vinciale, une bonne fable de *La Fontaine*,
„ des vers de *Boileau* & de *Racine*, voilà
„ ce qui doit occuper un vrai littérateur.

„ Je voudrais bien ſavoir quelle utilité le

„ public retirera de l'examen que fait le fol-
„ liculaire, ſi je demeure dans un château
„ ou dans une maiſon de campagne. J'ai lu
„ dans une des quatre cent brochures faites
„ contre moi par mes confrères de la plume,
„ que madame la ducheſſe de *Richelieu* m'a-
„ vait fait préſent un jour d'un carroſſe fort
„ joli, & de deux chevaux gris pommelés,
„ que cela déplut fort à Mr. le duc de *Riche-
„ lieu.* Et là-deſſus on bâtit une longue hiſ-
„ toire. Le bon de l'affaire, c'eſt que dans
„ ce tems-là Mr. le duc de *Richelieu* n'avait
„ point de femme.

„ D'autres impriment mon *porte feuille re-
„ trouvé*, d'autres mes *lettres à Mr. B.*, *& à
„ madame D.*, à qui je n'ai jamais écrit; &
„ dans ces lettres toûjours des anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres
„ prétendues de la reine Chriſtine*, de *Ninon
„ l'Enclos?* &c. &c. Des curieux mettent ces
„ ſotiſes dans leurs bibliothèques, & un jour
„ quelque érudit aux gages d'un libraire les
„ fera valoir comme des monumens précieux
„ de l'hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié!
„ quel opprobre de la littérature! quelle per-
„ te de tems!

„ Je lis actuellement des articles de l'En-
„ cyclopédie, qui doivent ſervir d'inſtruc-
„ tion au genre-humain; mais tout n'eſt pas
„ égal. &c. &c.

ANA-

ANATOMIE.

L'Anatomie ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſiè-res du ſeiziéme ſiécle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encor infidélement tra-cés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres, dont il rabat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatriéme ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie; elle fait contracter &

dilater le cœur par des voies que l'efprit humain ne peut découvrir.

On difpute depuis *Hippocrate* fur la manière dont fe fait la digeftion ; les uns accordent à l'eftomac des fucs digeftifs ; d'autres les lui refufent. Les chimiftes font de l'eftomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureufement la nature nous fait digérer fans qu'il foit néceffaire que nous fachions fon fecret. Elle nous donne des appetits, des goûts, & des averfions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais favoir la caufe.

On dit que notre chile fe trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rotie. Mais que tous les chimiftes enfemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reffemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainfi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous fentons, que nous penfons ; fans favoir comment.

Nous avons des bibliothéques entières fur la génération, mais perfonne ne fait encor feulement quel reffort produit l'intumefcence dans la partie mafculine.

On parle d'un fuc nerveux qui donne la fenfibilité à nos nerfs, mais ce fuc n'a pu être découvert par aucun anatomifte.

Les eſprits animaux qui ont une ſi grande réputation, ſont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne ſait pas comment elle vous purge.

La manière dont ſe forment nos cheveux & nos ongles, nous eſt auſſi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

Vinslou & *Lémeri* entaſſent mémoire ſur mémoire concernant la génération des mulets; les ſavans ſe partagent: l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet, ſans que *Lémeri* & *Vinslou* ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des nègres à une maladie. *Ruiſch* a mieux rencontré en les diſſéquant, & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir; & malgré cela il ſe trouve encor des phyſiciens qui croyent les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtème que la nature déſavoue?

Boerhave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *atténué*,

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique,

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible; les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plûpart des médecins attribuent les règles des femmes à la plethore du ſang. *Terenzoni* & *Vieuſſans* croyent que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché juſqu'à la cauſe de la ſenſibilité, & on a été juſqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eſt le *ton* que le membre conſerve encor. Cet autre dit que c'eſt l'*elaſticité*; un troiſiéme l'appelle *irritabilité*. La cauſe; tous l'ignorent; tous ſont à la porte du dernier aſyle où la nature ſe renferme; elle ne

ſe montre jamais à eux, & ils devinent dans ſon antichambre.

Heureuſement ces queſtions ſont étrangères à la médecine utile, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience, ſur la connaiſſance du tempérament d'un malade, ſur des remèdes très ſimples donnés à propos; le reſte eſt pure curioſité; & ſouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on ſert un plat d'écreviſſes qui étaient toutes griſes avant la cuiſſon, & qui ſont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorſqu'il ſaurait bien préciſément comment elles ſont devenues rouges, il ne mangerait d'écreviſſes de ſa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'eſt pas encor vuidé; il eſt ſur le bureau depuis l'âge d'argent qui ſuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toûjours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems préſent. *Neſtor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'inſinuer comme un ſage conciliateur dans l'eſprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire: .... *j'ai vécu*

autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous ; non je n'ai jamais vu , & je ne verrai jamais de si grands personnages que Drias , Cénée , Exadius , Poliphème *egal aux Dieux* , &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor* , vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus *Drias* ; on n'a guères entendu parler d'*Exadius* , ni de *Cénée* ; & pour *Poliphême* égal aux Dieux , il n'a pas une trop bonne réputation , à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front , & de manger des hommes tout cruds.

Lucréce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipsa dedit dulceis fœtus & pabula læta ,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
Conterimusque boves , & vires agricolarum. &c.

La nature languit ; la terre est épuisée ;
L'homme dégénéré dont la force est usée ,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes , en tout tems , ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;

La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure ;
L'hyver ſe couronnait de fleurs & de verdure ;
L'homme, ce roi du monde, & roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir ſe plaiſait à rien faire &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de fineſſe que de force, dans ſa belle épitre à *Auguſte*. „ Faut-il donc, dit-il, que nos poë- „ mes ſoient comme nos vins, dont les plus „ vieux ſont toûjours préférés ? „ Il dit enſuite :

Epiſt. lib. 2

Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper ;
Nec veniam antiquis ſed honorem & præmia poſci.

Ibid.

. . . .

Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis ;
Noſtra ſed impugnat : nos noſtraque lividus odit. &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers.

Rendons toûjours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.

Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts;
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainſi ſur ce ſujet.

„ Toute la queſtion de la prééminence en-
„ tre les anciens & les modernes, étant une
„ fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir, ſi
„ les arbres qui étaient autrefois dans nos
„ campagnes étaient plus grands que ceux
„ d'aujourd'hui? En cas qu'ils l'ayent été,
„ *Homère*, *Platon*, *Démoſtène*, ne peuvent
„ être égalés dans ces derniers ſiécles; mais
„ ſi nos arbres ſont auſſi grands que ceux
„ d'autrefois, nous pouvons égaler *Homère*,
„ *Platon*, & *Démoſtène*.

„ Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens
„ avaient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc
„ que les cerveaux de ce tems-là étaient
„ mieux diſpoſés, formés de fibres plus fer-
„ mes ou plus délicates, remplis de plus d'eſ-
„ prits animaux; mais en vertu de quoi les
„ cerveaux de ce tems-là auraient-ils été
„ mieux diſpoſés? Les arbres auraient donc
„ été auſſi plus grands & plus beaux; car ſi
„ la nature était alors plus jeune & plus vi-
„ goureuſe, les arbres, auſſi bien que les
„ cerveaux des hommes, auraient dû ſe ſen-
„ tir de cette vigueur & de cette jeuneſſe. ”
(Digreſſion ſur les *Anciens* & les *Modernes*. Tom. IV. édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir, ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies, & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances.

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus Dieux dont je ſors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains?

On pouvait lui répondre ; eſtimez vos ainés ſans les adorer Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre, & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre ; mais il ſe pourait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourait bien encor que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſtène* quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tete d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher La Motte, imite & révère
Ces Dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizare,
Pour Danchet elle eſt fort avare,

Mais Racine en fut bien traité,
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami La Chapelle, *a*)
Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre jusqu'au tems de *Plutarque*, que les siécles modernes ne l'ont été depuis le siécle des *Médicis* jusqu'à *Louïs XIV* inclusivement ?

Les Chinois, plus de deux cens ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Égyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille piés quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages ; on n'en vint aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience

a) Ce *La Chapelle* était un receveur-général des finances, qui traduisit très platement *Tibulle*; mais ceux qui dinaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

dans les peuples, mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Égyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiſſer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'égliſe de St. Pierre eſt incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eſt une choſe curieuſe que l'aſſurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aſtronomie, rien dans la connaiſſance du corps humain, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, la circulation du ſang. L'amour de ſon opinion, fondé ſur ſon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des ſatellites de *Jupiter*, des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne*, de la rotation du ſoleil ſur ſon axe, de la poſition calculée de trois mille étoiles, des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes céleſtes; des cauſes de la préceſſion des équinoxes, & de cent autres connaiſſances dont les anciens ne ſoupçonnaient pas même la poſſibilité.

Les découvertes dans l'anatomie ſont en

auſſi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microſcope, était compté pour rien par le chevalier *Temple*; il fermait les yeux aux merveilles de ſes contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va juſqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reſte de la magie des Indiens, des Caldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaiſſance de la nature, par laquelle ils produiſaient des miracles ſans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. „ Que ſont devenus, dit-il, les charmes de cette muſique qui enchantait ſi ſouvent les hommes & les bêtes, les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, & changeait leur nature? „

Cet ennemi de ſon ſiécle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ou-

vrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vu. Il poſſédait de grandes connaiſſances : un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte Grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend ? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il ſe pouvait très bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des Dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte

était tombé. En un mot, *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homère*.

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI DE RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE PERRAULT AU SUJET D'EURIPIDE, ET DES INFIDÉLITÉS DE BRUMOY.

Racine uſa du même artifice, car il était tout auſſi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre; il jouït du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe très pardonnable où ils étaient tombés au ſujet d'*Euripide*, & en même tems de ſe ſentir très ſupérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ſes partiſans ſur leur critique de l'*Alceſte* d'*Euripide*; parce que ces meſſieurs malheureuſement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques repliques d'*Admète* pour celles d'*Alceſte*: mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à ſon père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi ſon père,
„ à qui adreſſez-vous, s'il vous plaît, un

„ difcours fi hautain ? Eft-ce à quelque ef
„ clave de Lidie ou de Phrygie ? Ignorez
„ vous que je fuis né libre & Theffalien ? „
Beau difcours pour un roi & pour un père !
„ Vous m'outragez comme le dernier des
„ hommes. Où eft la loi qui dit que les
„ pères doivent mourir pour leurs enfans ?
„ Chacun eft ici-bas pour foi. J'ai rempli
„ mes obligations envers vous. Quel tort
„ vous fais-je ? demandai-je que vous mou-
„ riez pour moi ? La lumière vous eft pré-
„ cieufe ; me l'eft-elle moins ? . . . . . Vous
„ m'accufez de lâcheté . . . . . Lâche vous-mê-
„ me ; vous n'avez pas rougi de preffer vo-
„ tre femme de vous faire vivre en mourant
„ pour vous . . . . . Ne vous fied-il pas bien
„ après cela de traiter de lâches, ceux qui
„ refufent de faire pour vous, ce que vous
„ n'avez pas le courage de faire vous-mê-
„ me . . . . . Croyez-moi, taifez-vous . . . . .
„ Vous aimez la vie ; les autres ne l'aiment
„ pas moins . . . . . Soyez fûr que fi vous m'in-
„ juriez encor, vous entendrez de moi des
„ duretés qui ne feront pas des menfonges. „
Le chœur prend alors la parole. „ C'eft
„ affez & déja trop des deux côtés : ceffez,
„ vieillard, ceffez de maltraiter de paroles
„ votre fils. „

Ce chœur aurait dû plutôt ce femble faire une forte reprimande au fils d'avoir très brutalement parlé à fon propre père, & de lui

avoir



